

JOURNAL HELVETIQUE  
O U  
**RECUEIL**

D E  
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

<sup>1</sup>  
**DEDIÉ AU ROI.**

NOVEMBRE 1761.



**NEUCHÂTEL,**

*De l'Imprimerie du premier EDITEUR de ce Journal.*

---

MDCCLXI.





# JOURNAL HELVETIQUE.

---

NOVEMBRE 1761.

---

## ESSAI

Sur ces Paroles : *La Justice élève une Nation ;  
mais l'Iniquité est l'opprobre des Peuples*, ti-  
rées des Proverbes de SALOMON ch. XIV.  
v. 34.

**L**ES preuves de cette vérité sont si natu-  
relles & si confirmées par l'expérience , qu'el-  
les sont incontestables & se présentent de  
toutes parts , soit qu'on considère cette ma-  
xime en elle même , & indépendamment des  
faits ; soit qu'on réfléchisse sur les événemens  
qui la démontrent en quelque sorte. Je me  
bornerai à quelques réflexions sur ce sujet  
important.

Par le mot de *Justice*, il ne faut pas entendre seulement cette équité qui règle nos jugemens, ou cette soumission aux Loix, soit naturelles, soit civiles; le mot de *Justice* a ici un sens plus relevé & plus étendu; il signifie l'étude & la pratique de tous les principes de la Religion. Dans ce sens il est en opposition avec le terme d'*Iniquité*, qui doit signifier tout le contraire, c'est à dire, la désobéissance aux Loix que Dieu nous impose, & cette aveugle ou noire méchanceté, qui veut nous soustraire à son autorité souveraine, & nous faire fouler aux pieds ses divins Préceptes.

Si ceci étoit un Sermon, je ne suivrois point d'autre plan que celui qui est suffisamment indiqué dans les paroles qui sont le sujet de ce petit Essai; je montrerois d'abord que la *Justice élève une Nation*; je ferois voir ensuite que l'*Iniquité est l'opprobre des Peuples*. Voilà aussi l'ordre que je me propose de suivre.

*La Justice élève une Nation*, parce que Dieu qui en est le Souverain, protège d'une manière particulière un Peuple attentif à lui obéir; cela paroît manifestement par la lecture de l'Écriture Ste. On voit le Peuple Hébreux heureux ou malheureux [\*], selon qu'il

---

[\*] On trouve dans l'Écriture Ste. plusieurs passages exprès qui désignent la protection, ou la vengeance

est soumis, ou rebelle aux Loix de l'Éternel. Est-il fidèle, la prospérité est dans ses murs, ses ennemis sont abatus & terrassés; il triomphe de tous les obstacles; une main puissante combat pour lui; les prodiges les plus éclatans manifestent que l'Auteur de la nature est le défenseur des Israélites; le Soleil s'arrête pour éclairer leur victoire; la Mer ouvre son sein pour engloutir ses ennemis, ou l'Ange exterminateur les frappe de son Glaive redoutable: Ils tombent; s'évanouissent; on cherche la place qu'ils occupoient, & on ne la trouve plus.

Mais sans avoir recours à des Miracles aussi signalés, la Justice élève une Nation, parce qu'elle y fait fleurir l'ordre, la subordination & la paix. Le Souverain comande sans tyrannie, & les Sujets obéissent avec docilité, & sans répugnance; tous concourent unanimement au bien public, & trouvent leur bonheur dans leur amour pour la Patrie. Le zèle n'a rien d'amer ni d'outré; il ne dégénère point en fanatisme, ni la liberté en li-

Y y 3

---

geance de Dieu sur une Nation; je ne citerai que ceux-ci: *Reçois instruction, Jérusalem de peur que mon ame ne s'éloigne de toi, & que je ne te rende un Pais inhabité: Tu m'as abandonné, dit le Seigneur, c'est pourquoy j'étendrai ma main contre toi, & je te d'étruirai.*

cence. Les droits de chaque Corps font respectés; on trouve plus de grandeur à obéir aux Loix, que dans le funeste pouvoir de les violer impunément. L'ambition ne fait point entreprendre des Guerres injustes, qui font gémir l'équité, & désolent presque également le vainqueur come le vaincu.

Un Peuple juste est l'ami & l'arbitre de ses voisins, qui croient contribuer à leur propre bonheur, en contribuant à sa prospérité. Des vertus tranquilles ressemblent à ces fleuves paisibles, qui portent là ou ils coulent l'abondance & la fertilité.

Il n'est pas difficile de prouver à présent que *l'Iniquité est l'opprobre des Peuples*. Voiés tous les Peuples injustes se précipiter dans une ruine inévitable. Une Armée nombreuse couvre l'Hellespont de ses Vaisseaux, sous la conduite de XERXES; il regarde la Grèce come ses victimes; cependant une troupe de *Spartiates* l'arête au pas des *Thermopiles*; les Perses, qui sembloient si formidables, sont vaincus, ils couvrent la Grèce de leurs débris; leur Roi consterné prend la fuite, & va cacher sa honte dans son Palais, où il tremble encore que les Grecs ne viennent le chercher.

SENNACHERIB déclare la guerre aux Juifs, *Jérusalem* est assiégée par ce Prince puissant,

devant lequel toutes les Nations gardent le silence. Mais EZECHIAS a recours à l'Eternel ; il lui demande sa protection , & elle ne manque jamais à ceux qui l'implorent sincèrement ; il envoie à son secours le Ministre de ses vengeances ; 185 mille Soldats de SENNACHERIB tombent sous ses coups ; frappé lui même d'une subite terreur , il cherche son salut dans la fuite , dans le tems même qu'il disoit , *l'Oiseau est dans mes filets, il ne peut m'échaper* ; une main invisible le poursuit & l'atteint ; semblable à une foible colombe, il tombe sous la grife du vautour , & il est dévoré.

Ne multiplions pas les exemples ; il n'y a qu'à ouvrir les Anales de l'Histoire profane & sacrée [\*], pour trouver les monumens de la chute des Princes ambitieux & injustes qui ont voulu luter contre l'Eternel. Le superbe & impie ANTIOCHUS veut détruire le Temple & la Ste. Cité ; il veut profaner & ren-

Y y 4

---

(\*) On auroit pu multiplier ces exemples , mais il y en a sur tout un , qui prouve bien évidemment que l'iniquité est l'opprobre des Peuples ; c'est l'état actuel des Juifs , sans Chefs , sans Patrie , errans & vagabonds sur toute la Terre. Ils ont méconnu le Christ , ils l'ont crucifié , ils ont dit que son sang soit sur nous & sur nos Enfans. La malédiction s'est accomplie.

verser les Autels du Dieu fort, mais il se déclare le rempart & le bouclier des Juifs injustement ataqués : ANTIOCHUS est défait ; il périt misérablement ; ce superbe colosse tombe & couvre de ses ruines le lieu qu'il cupa. Il est forcé de reconoitre sa foiblesse & son néant, devant celui qui remplit les Cieux de sa Majesté, & qui a créé les Cieux & la Terre.

Des plus grands Potentats la chute épouvantable  
 Quand il veut n'est qu'un jeu de sa main redoutable ;  
 Pour dissiper leur Ligue il n'a qu'à se montrer ,  
 Il parle , & dans la poudre il les fait tous rentrer.  
 Au seul son de sa voix la Mer fuit , le Ciel tremble ;  
 Il voit come un néant tout l'Univers ensemble ,  
 Et les foibles mortels, vains jouïets du trépas ,  
 Sont tous devant ses yeux come s'ils n'étoient pas.

Aussi ST. LOUIS disoit que le meilleur héritage d'un Prince est la Justice & le Cœur de ses Sujets.

On cherche la Cause de la décadence & de la chute des Etats , & on croit la trouver dans la foiblesse du Gouvernement , dans une mauvaise administration, dans l'imbécilité des Princes , incapables de gouverner , & qui laissent flotter au hazard les Rènes de leur Empire. Ces causes peuvent y contribuer, mais la vraie origine du dépérissement & de la ruine

des plus puissantes Monarchies est dans les vices des Princes, & dans leur iniquité [\*]. Tout Souverain qui sacrifie le bien public à son intérêt particulier, qui s'élève au dessus des Loix, qui s'imagine que tout lui est permis, parce que rien ne lui résiste, doit se préparer aux plus affreux revers; il creuse lui même le précipice, où il tombera lui, & sa Postérité. Lors même qu'il pourroit tromper & subjuguier tous les Homes, il ne peut échapper à la vengeance divine. Un glaive invisible est suspendu au dessus de sa tête. L'abîme s'ouvre sous ses pas. Il a pour ennemis tous ses voisins & ses propres sujets; ses crimes forment la noire tempête qui doit l'écraser. Heureux encore si leur atrocité lui inspireroit une juste horreur, & pouvoit servir à le corriger.

Dieu ne laisse jamais le crime impuni, & come les Etats ne subsistent en Corps de Sociétés que sur cette terre, c'est aussi sur cette

---

(\*) On est quelquefois surpris des revers & des calamités d'une Nation, dans le tems qu'il semble qu'elle doit le plus prospérer; on n'aperçoit pas un ver rongeur qui la dévore, & la mine peu à peu; ce ver, c'est l'iniquité, c'est un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il est secret, & qu'il drasse ses embûches dans l'obscurité & dans le sein des plaisirs. SALMANAZAR vit l'arrêt de sa condamnation au milieu d'un festin.

terre qu'il déploie les fléaux de ses vengeances, & qu'il lance son tonnerre sur les Peuples iniques & corrompus.

Les méchans seront retranchés dans le lieu des morts, & toutes les Nations qui oublient Dieu. Mais si Dieu ne laisse jamais le crime impuni, il ne montre pas toujours son bras à découvert; il semble laisser agir les Causes secondes, sans paroître intervenir dans les événemens d'une manière particulière; mais sa Providence ne veille pas moins sur les mortels & sur leurs œuvres. Lorsqu'il semble qu'un Peuple n'a plus aucune ressource, & que tout est perdu, il lui inspire un courage nouveau & extraordinaire, des moïens inespérés de se défendre, ou il acable ses ennemis par des accidens subits & imprévus; c'est dans ce sens qu'on peut dire, come SALOMON: *Je me suis tourné, & j'ai vu que sous le Soleil, la course n'est point pour ceux qui sont agités, ni la bataille pour les Forts, ni le pain pour les Sages, ni les richesses pour les personnes intelligentes, ni la faveur pour les gens habiles (\*), mais qu'il y a un tems & un bazard qui échet à tous.*

---

(\*) Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer ce passage, que l'expérience confirme tous les jours. En effet, ceux qui paroissent les plus sages & les plus habiles ne sont pas toujours les plus riches, ni les plus heureux.

Ce tems c'est Dieu qui l'amène, & le fait arriver à propos, puis qu'il en est le Maître, & qu'il en dispose come il lui plait, étant l'*Eternel*. Ce qui semble un *hazard*, & un effet fortuit, ne l'est que pour les Hommes, qui n'en conoissent point les Causes ni les ressorts; mais pour Dieu rien ne se fait à l'avanture; tout suit l'ordre de ses Décrets souverains & immuables; son concours intervient par tout, lors même qu'il ne se montre pas à découvert. Il tient tous les événemens dans sa main, & ce qui nous semble un Miracle & un prodige, n'est pas moins que tous les autres phénomènes, l'effet de ses Loix générales par lesquelles il gouverne cet univers. Ainsi lorsque dans le Siècle passé, on vit une petite République, foible & dénuée de tout secours, résister à un ennemi puissant, & échaper à une ruine qui paroïsoit inévitable, ce fut Dieu qui comanda à la victoire de combattre pour elle, & d'écraser ses adversaires.

Conois l'Eternel, & il dirigera tes sentiers.  
Crains l'Eternel & te détourne du mal, dit

---

reux. Il semble qu'une certaine fatalité prène plaisir à confondre leurs projets, ou plutôt la Providence veut leur apprendre que le succès ne dépend point de leur industrie, ou de leur travail, mais de Dieu? D'ailleurs la plupart des gens d'esprit regardent les richesses & les dignités au dessous deux.

SALOMOM. Dieu ne nous défend point les mesures & les précautions que la Providence fugère. *Tout ce, dit-il, que ta main trouvera à faire, fais le de tout ton pouvoir.* Par-là il nous défend une aveugle sécurité, & une honteuse négligence; mais il nous recomande principalement la pratique des vertus qui nous rendent dignes de sa protection. Soions justes, vertueux, nous n'aurons rien à redouter. Il ne veut pas qu'on méprise le danger, mais il veut qu'on ne cherche pas uniquement son secours dans le bras de la chair, & dans des forces humaines. Sa faveur & sa bénédiction sont le plus fort rempart & les plus puissantes armes qu'on puisse opposer à l'ennemi. *Avec toi, dit le Roi ASA dans sa prière, quand il s'agit de secours, c'est tout un que d'avoir un grand nombre de gens, ou d'être sans forces. Il fait des vents ses Anges & des flames de feu ses Ministres. Les Étoiles (\*) combattirent du Ciel dans leur course, contre SIZERA.*

---

(\*) Il ne faut pas prendre ces paroles à la Lettre; elles sont figurées come celles-ci tirées du Livre de Job. *Est-tu entré dans les trésors de la neige, as-tu vu les trésors de la grêle que je garde pour le tems d'affliction, pour les jours de la calamité & de la guerre.* C'est Dieu seul qui est l'Auteur de tous les événemens, aussi dit-il, *Pourquoi, ô Tiran, te vantant-tu de ce que tu es capable de faire du mal ?*

*Il n'y a ni sagesse ni intelligence, ni conseil capables de tenir contre l'Éternel. La victoire vient du Seigneur. Que le puissant ne se glorifie d'aucun point de sa force.*

Les Païens eux mêmes ont reconu que Dieu est le Maître absolu des événemens, & qu'il se déclare pour les Peuples vertueux. *Le Temps*, dit PLUTARQUE, *qui, avec Dieu, a jetté les fondemens de Rome, a joint & mêlé ensemble la Fortune & la Vertu.*

L'Être suprême renverse quelquefois les projets les mieux concertés. On en a déjà cité quelques exemples; on pourroit rapporter encore celui de cette flote, qu'on nommoit *l'Invincible*, & qui menaçoit l'Angleterre sous PHILIPPE II. Roi d'Espagne, son ennemi; mais le soufle de l'Éternel l'a dispersé & l'engloutit dans les ondes. C'est ainsi qu'il confond l'orgueil des sages & des puissans; *car il fait ce qu'il lui plaît dans les armées des Cieux, & parmi les Habitans de la Terre. Personne ne peut résister à sa main ni lui dire que fais-tu?* Tout dépend de lui. Un Prince qui enfraint le droit de la nature & des gens renverse le rempart de la tranquillité publique, & fait de la Société un brigandage. Ne dissimulons point une difficulté que d'habiles gens ont faite sur cette importante matière; la vérité ne doit point craindre les objections; elle en triomphe & les dissipe par sa lumière.

ainsi que le Soleil dissipe les nuages qui s'opposent à sa clarté.

On dit, cette proposition, *Dieu élève une Nation*, suppose que Dieu veille sur elle, qu'il la protège d'une façon particulière, qu'il a l'œil sur les mœurs, & sur la conduite de tous ceux qui la composent; mais est-il bien vrai, est-il bien certain, qu'il soit attentif aux actions des particuliers, qu'il entre dans le détail (\*), qu'il tienne pour ainsi dire un compte exact de leurs démarches, de leurs intentions, & même de leurs plus secrètes pensées? Dieu n'est-il pas trop grand, trop élevé au dessus des Homes pour se charger d'un soin qui paroît au dessous de lui, & indigne de sa suprême Majesté? Ne suffit-il pas qu'il gouverne le monde, l'univers entier, par des Loix générales & primitives, qui en maintiennent l'ordre & l'harmonie, en sorte que toutes les Créatures, soit les intelligen-

(\*) Et pourquoi Dieu n'entreroit-il pas dans le détail! Le plus grand Roi le regarde-t-il come indigne de lui. Croit-il se dégrader, en veillant sur l'administration de la Justice, sur celle des Finances & de la Police? Un Général d'armée n'est-il pas attentif aux besoins de tous ses Soldats & à l'observation de la discipline? Si Dieu ne s'intéresse point à ses Créatures, que devient la Religion? Il n'y aura plus ni vertu, ni crime, ni peine, ni récompense.

tes, soit celles qui ne le sont pas, agissent conformément à ces règles, sans avoir ni la liberté ni le pouvoir de s'en écarter, ni de les transgresser. Un habile Architecte, qui a fait un Edifice solide, n'est pas obligé d'y mettre la main pour le soutenir. Un Horloger fait une Pendule, qui montre les heures fort régulièrement sans qu'il soit nécessaire qu'il fasse mouvoir lui même les ressorts & l'éguille. Le Créateur est sans doute fort au dessus de ces ouvriers. Son ouvrage doit porter l'empreinte de sa sagesse & de son infinie puissance ; ou come s'exprime un grand Poète,

Après avoir posé des principes certains  
 Dieu soumit les étets à leurs premières Causes,  
 Sur des événemens il laisse aller les choses ;  
 Ce qui nous paroît bien, ce qui nous paroît mal,  
 Tout concourt en éfet à son plan général.  
 Les Loix qu'à la matière impose sa sagesse  
 Se bornent au devoir de conserver l'espèce.  
 Tout ce qui se détruit doit être remplacé :  
 Ainsi le tems présent répare le passé,  
 Non, l'Etre tout puissant ne se met point en peine,  
 Du rôle que je joüe, & du sort qui m'attend  
 Mon principe m'entraîne, & je suis son torrent.

Voilà cette difficulté dans toute sa force ;

mais elle est si foible, que je ne crois pas avoir besoin de recourir à la révélation pour y répondre ; il suffit du sentiment & de l'expérience. Nous sentons que nous sommes libres, capables de faire le bien, & d'éviter le mal, & que nous ne sommes point entraînés par une nécessité fatale & inévitable. Nous sentons que Dieu nous a donné des Loix, la conscience nous les dicte ; & nous éprouvons par nos remords, que nous sommes coupables, lorsque nous les transgressons. Nous jugeons de la puissance infinie de Dieu par notre foiblesse, & parce qu'il y a des choses que nous avons de la peine à exécuter, & qui sont au dessus de notre pouvoir, nous nous imaginons qu'elles coûtent beaucoup à la Divinité (\*), elle qui n'a qu'à vouloir pour faire sortir toutes choses du sein du néant. Ne savons nous pas qu'il n'y a rien de grand devant Dieu, que lui même !

Je

---

(\*) ARISTOTELE pensoit bien plus noblement de la Divinité qu'EPICURE, qui en faisoit une espèce d'Idole, plongée dans l'indolence & la paresse. Voici ce qu'il dit. *Ce qu'est le Pilote à un Vaisseau, le Général à une Armée, &c. Dieu est tout cela dans l'Univers : Mais avec cette différence, que le gouvernement est onereux à ces Persones, au lieu qu'il n'en coûte à l'Etre suprême, ni travail, ni peine pour régler l'univers.*

Je ne citerai pas ici des Miracles authentiques qui prouvent que l'Auteur de la nature en dispose à son gré, & qu'il ne se borne pas à *remplacer ce qui se détruit* ; ce qui démontre dumoins que Dieu veille sur la conservation & la durée de son Ouvrage, soit physique, soit moral ; ce qui est conforme à ses sublimes perfections & en particulier à sa suprême sagesse.

Dieu ne permet jamais qu'un aveugle caprice  
 Du bonheur général renverfat l'Edifice ,  
 De l'esprit, des talens il dirige l'emploi  
 Et pour nous rendre heureux il nous donne la Loi.

Les plus grands événemens d'ailleurs sont liés aux plus petits , come les grands Fleuves découlent de leur source.

Il n'y a pas jusqu'aux vices des Particuliers qui n'influent sur le bonheur ou le malheur d'une Nation , ainsi que leurs vertus contribuent à sa prospérité.

Un Citoyen, dit GROTIUS, qui pour son avantage présent, viole le droit civil ou politique de son País, sape par la le fondement de leur intérêt perpétuel, & en même tems celui de tous ses descendans.

Par l'iniquité, on se soustrait en quelque sorte à la domination du Maître de l'Univers, & on s'expose à tous les fléaux de sa vengeance.

ce. On ne voit guères un Peuple vertueux tomber en décadence, & devenir la proie & la victime de ses ennemis.

Lorsqu'on examine, & qu'on cherche quelle est la Politique la plus utile à la conservation, & à la prospérité des Etats, on trouve, n'en doutons point, que c'est celle qui est fondée & conduite par la Justice & la Probité. Il n'y a rien, dit CICERON, de plus agréable à l'Être qui gouverne cet univers, que les Sociétés légitimement formées, où règne l'équité. Si les Magistrats ou les Princes qui l'administrent, la foulent aux pieds, il est rare qu'ils ne soient eux mêmes les victimes d'une violation si criminelle (\*). LOUIS II. Roi de Hongrie, avoit fait un Traité de paix avec SOLIMAN, Empereur des Turcs. Le Cardinal JULIEN, Légat de Rome, le solli-

(\*) On pourroit fournir plusieurs exemples de cette vérité; on n'a qu'à ouvrir l'Histoire. NERON DOMITIEN, & presque tous les Tirans ont péri d'une mort tragique. Le Peuple souffre quelque tems, mais il écrase à la fin ses Maitres injustes du poids de ses fers. Que sert à un Peuple, dit la BRUIÈRE, que le Prince soit heureux & comblé de gloire, s'il gémit dans la misère & dans l'oppression! Que lui importe qu'il soit puissant & formidable, s'il est moins en sûreté dans les murs de sa Patrie, que dans d'épaisses forêts, parmi les Tigres & les Lions.

~~bita~~ fortement à le rompre, sous prétexte qu'il est permis de ne pas garder la foi aux Hérétiques, & qu'il avoit le droit de le dispenser de l'observation de ce Traité. Ce Prince foible se laisse gagner par le Cardinal, & déclare la guerre au Sultan. SOLIMAN atesta la foi des Sermens, & implora le secours du Ciel pour en punir le transgresseur. Sa prière fut exaucée; LOUIS fut vaincu & se noia, voulant se sauver; son Armée fut détruite, & la Hongrie ravagée. Il n'y a qu'à ouvrir les Annales de l'Histoire pour y trouver des preuves, que l'injustice amène tôt ou tard la ruine des Etats, & qu'elle est la honte du Souverain.

Et qu'on ne croie pas que cette Justice que recomande l'Écriture Ste. se borne à faire observer & exécuter fidèlement les Loix en tems de paix, à protéger l'innocence, à ne faire aucune distinction entre le Riche & le Pauvre, entre le Puissant & celui qui ne l'est pas; la Justice étend plus loin ses droits; elle exige que même en tems de Guerre, on ne fasse pas tout le mal qu'on peut faire; qu'on épargne autant qu'il est possible, le sang humain, qu'on ne fasse pas la guerre come des barbares qui dévorent leurs énemis, mais come des Homes qui gémissent des maux de leurs frères.

Il est rare que dans le monde la Justice soit la règle de nos desseins & de nos actions,

*Le plus fort est tiran , le plus foible est victime.*

En montant sur le Trône, on y fait monter aussi ses préjugés, ses erreurs, & ses passions. Quand on peut ce que l'on veut, il est difficile de ne vouloir que ce qui est légitime, & de se tenir toujours en de justes bornes, quand on peut en sortir impunément. L'ambition dicte qu'il est permis de violer les Traités les plus solennels, dès qu'on se voit le plus fort, & qu'on peut espérer d'étendre ses frontières aux dépens de ses voisins: Mais ne voit-on pas qu'on sacrifie à un petit avantage présent, sa réputation, l'affermissement de son règne, & la sûreté de sa Postérité? On ligue & on arme contre soi tous ceux qui craignent d'être ataqués; on croit ne pouvoir éviter une invasion, qu'en la prévenant. On sème par tout la jalousie & la défiance: Ceux qui étoient divisés se réunissent pour une comune défense & voulant ébranler le Trône de ses adversaires, on renverse quelquefois le sien. Rien n'est plus sage que ce que disoit un ancien Roi de France, que, si la bone foi étoit bannie de dessus la Terre, elle devoit trouver un azile dans le

*Cœur des Rois* (\*). Un Prince qui épargne le sang est bien supérieur à celui qui se plaît à le répandre. N'écouter que son ambition, c'est aller à la gloire par la route de l'infamie. Là où le Prince se rend maître de tout, tout languit & rien ne prospère; c'est un Soleil qui dessèche & qui brûle le terrain qu'il devoit échauffer & fertiliser. Un Prince ambitieux & inquiet, cesse d'être Roi, pour devenir un tyran, qu'on ne peut aimer. *Quoi qu'on doive obéir à un Père, en toutes choses, dit SENEQUE, on n'est pas tenu de lui obéir, lors que ce qu'il commande est tel, qu'en l'ordonnant, il cesse par là d'être Père.* On compte les années de son règne, comme ces années funestes qui ne sont célèbres que par les tempêtes, la stérilité & les orages. Concluons que la vraie grandeur d'un Prince ne peut se trouver que dans la vertu, & dans la pratique de la Justice. SOLON interrogé quel étoit le meilleur de tous les Gouvernemens, répondit que c'étoit celui où les Citoyens obéissent aux Ma-

Z z 3

---

(\*) Un Prince sage doit se trouver heureux de n'être que l'Exécuteur des Loix, & de les rendre respectables en les pratiquant. L'exemple des Princes, dit TACITE, est une Loi vivante; le desir de plaire au Souverain & le penchant à l'imiter, sont des attraits plus puissans que les Loix, que les menaces & les récompenses.

gistrats, & les Magistrats aux Loix. Dieu lui même suit constamment les idées éternelles de l'ordre & de la Justice. Plus les Loix sont foibles, plus il faut doner de force à la Religion.

La Justice élève une Nation, qui la respecte, & qui obéit de bon cœur à ceux qui en sont les dépositaires. Cette soumission ne doit rien avoir de forcé, sur tout dans une République où le Peuple élit ses Magistrats, & où il a le droit de choisir parmi ses Concitoyens ceux qui lui paroissent les plus dignes de se bien gouverner; mais il ne doit pas moins les aimer que les craindre. Funeste maxime que celle de ce cruel Empereur, qui disoit, *il m'importe peu que le Peuple me haïsse, pourvu qu'il me craigne* (\*). Il faut pour bien gouverner que le Souverain fasse redouter son autorité, en faisant chérir sa Personne; pour cela, il doit être sans passion, équitable, sévère observateur des Loix, être le modèle de ses Sujets. Il faut que le coupable même joigne aux remords de ses crimes celui d'avoir forcé son Juge à le punir. Une autorité douce & modérée, qui a pour base la

---

(\*) Les Grecs traitoient tous les autres Peuples de *Barbares*, parce qu'ils étoient soumis à un Gouvernement arbitraire & despotique, & qu'ils gémissaient en Esclaves sous un Sceptre de fer.

Justice , gagne les cœurs ; c'est ainsi que Dieu gouverne les Homes , non en faisant sans cesse rétentir à leurs oreilles le bruit de son tonnerre , & en les frappant de sa foudre , mais en n'usant de son pouvoir que pour leur faire du bien ; il les conduit & les corrige , non avec la sévérité d'un Juge , mais avec la bonté d'un Père.

Les Loix dans leur origine ont été dictées par l'équité & par la sagesse ; les anciens Législateurs étoient trop éclairés pour ne pas les assujettir à l'état , au caractère du Peuple pour lequel elles étoient faites. Si ces Loix n'étoient pas sans défauts , c'est que les Homes eux mêmes ne sont pas parfaits , & que des Loix faites en certaines circonstances ne conviennent plus , lors que les conjonctures viennent à changer. Les Loix de NUMA , ceiles même des DECENVIRS ne convinrent plus aux Romains sous les Empereurs ; *d'autres tems , & d'autres mœurs , exigent des règles différentes.* Quand le torrent des vices est plus impétueux , il faut une digue plus forte pour l'arrêter. Quand une Nation est parvenue à un point de grandeur , où elle peut tout , rien ne lui résiste ; elle plie les Loix à son gré , ou les force à se taire ; alors cette Nation est bien près de sa décadence ; c'est un Vaisseau qui est à la merci des vents , & des flots , & qui couvre bientôt de ses dé-

bris le même rivage, où il amenoit auparavant des richesses & de l'abondance. Que sont devenus tant d'Empires puissans ? Ils se sont précipités les uns sur les autres, & ont disparu.

Dieu conserve l'univers par des règles simples & immuables ; come il l'a créé, & qu'il en conoit parfaitement tous les ressorts, rien ne peut ébranler les fondemens de ce vaste Edifice. Il n'en est pas de même des Etats ; ils sont sujets, par la nature même des choses, à des vicissitudes & à des révolutions ; il ont leur naissance, leurs progrès, leur décadence, & leur chute. Lorsqu'ils seroient gouvernés par des CATONS & des ARISTIDES, ils ne peuvent prévenir ni prévoir tous les accidens & tous les revers. Plus un Etat est grand, plus il est menacé d'une chute prochaine ; c'est un Batiment immense, qui s'éroule sous son propre poids ; une petite République est plus facile à gouverner. Sa foiblesse fait, en quelque manière, sa force (\*), & si Dieu la protège, elle est inébranlable ; elle n'a rien à redouter.

(\*) Ceci a besoin de quelque explication. Qu'on compare un grand Etat à un petit ; celui-ci renferme en quelque sorte en lui même, sent beaucoup mieux l'influence des Loix & la nécessité de les pratiquer : Il n'excite aucune jalousie, & ses voisins, qui ne craignent rien de lui, sont même intéressés à sa conservation. Un grand Etat au contraire,

C'est par la Justice que les Romains s'élevèrent, & étendirent au loin leur Empire. Tant qu'ils furent justes & modérés, les Princes voisins les regardèrent come leurs médiateurs & leurs arbitres ; mais dès qu'ils eurent dégénéré, dès que l'équité ne fut plus la règle de leurs actions, les séditions, les guerres civiles déchirèrent la République ; elle fut au plus offrant & dernier enchérisseur, & come le disoit JUGURTHA, en parlant des Romains : *Peuple vénal, qui fais un honteux trafic de ta liberté, tu seras bientôt à celui qui sera assez riche pour l'acheter, & tu prepares déjà tes fers.*

Ce ne sont ni les richesses, ni la multitude des Soldats qui fondent une puissance solide & redoutable ; c'est la Justice, la frugalité, la simplicité des mœurs. ARSACE, simple Gouverneur de *Médie*, se rendit Maître de l'Empire de SARDANAPALE, enseveli dans la voûte & sous les ruines de ses somptueux palais. ALEXANDRE avec une poignée de Macédoniens, triompha de DARIUS & des Perses, plongés dans le luxe & dans la mollesse. Tout

---

est exposé à toutes les fureurs de l'envie & de l'ambition. Il est souvent déchiré par des factions. Le Souverain est à une trop grande distance du Peuple, pour pouvoir le protéger & l'entendre.

Peuple, tout Prince lâche & éféminé ne peut réfifter à un Peuple robuste & courageux.

Mais une Nation fage ne cherche point dans la Guerre un moien de s'agrandir ; elle est prefque auffi funefte aux vainqueurs , qu'aux vaincus. En subjuguant des Provinces , on s'afoitblit foi même. C'eft la Paix , ce font les Arts , les Sciences & le Commerce , qui font la vraie prospérité d'un Etat. Puisse l'efprit philofophique , fi gouté & fi cultivé dans ce Siécle, s'écrie un fageEcrivain, ramener les Homes à la plus grande égalité poffible, & inspirer aux Peuples & aux Princes , une horreur profonde de ce crime des crimes la guerre énemie de tout ordre , de toute vertu ; barbarie favante & fiftématique , qui revient périodiquement déshonorer & déchirer l'Europe par d'afreux ravages , & un Déluge de fang. Phénomène incompréhénfible parmi des Etres fragiles, dont l'existence n'est qu'un point , dont la durée n'est qu'un moment.

*La Justice élève une Nation , mais l'iniquité eft l'opprobre des Peuples.*

S'il y a eû jamais un Peuple heureux , c'est celui de Genève ; gouverné avec modération & équité ; élifant lui même fes Magiftrats ; jouiffant de tous les avantages de la liberté fpirituelle & temporelle, il femble que la Providence ne veille que pour lui , & qu'elle

se plaife à le favorifer (\*). Né sous un climat temperé, il ne redoute ni les chaleurs brulantes, ni un froid rigoureux. La Terre, sans être extrêmement fertile, lui fournit, à l'aide d'une culture aisée, tous les légumes & tous les fruits nécessaires, non seulement à ses besoins, mais encore à ses délices. Il voit la campagne embellie, presque toute l'Année, de fleurs & de verdure. Un lac, dont l'eau est pure & limpide, baigne ses bords, arrose ses prairies, & lui procure tous les agrémens de la pêche. Des montagnes, dont le sommet se perd dans la nue, sont couvertes de troupeaux, qui y trouvent une nourriture abondante & convenable; des ruisseaux serpentent le long des collines, & semblent craindre de quitter les lieux fortunés qu'ils ornent, & qu'ils rafraichissent.

La Paix, l'aimable Paix, trouve ici un sûr azile contre les horreurs de la Guerre: Tandis que tant de Peuples gémissent des ravages qu'elle cause, & du sang qui arrosent leurs tristes contrées, les nôtres toujours tranqui-

---

(\*) Dans un petit Etat, come est la République de Genève, il est plus facile de réprimer & de corriger les abus & les vices; les passions ont moins d'objets qui les excitent. L'ordre & la subordination peuvent y être mieux maintenus, parce que le Peuple est sans cesse sous les yeux de son Magistrat.

les , n'entendent l'orage que de loin , & nous ne sentons la tempête que par la compassion qu'elle excite dans nos cœurs. A qui devons nous un repos si constant, un si doux loisir , à l'ombre duquel nous voyons prospérer nos Arts , les Sciences & le Commerce ? Au puissant Protecteur de cet Etat ; c'est lui qui fait notre force, au milieu de notre foiblesse ; c'est sa main secourable qui a repoussé anciennement les attentats de nos ennemis , & contendu leurs projets : C'est elle qui a affermi sous nos pas la Terre ébranlée en tant d'endroits , & qui s'est ouverte pour engloutir ses infortunés habitans. C'est son œil qui nous éclaire , & qui fait évanouir les ténèbres de l'erreur & de la superstition ; & l'impie qui se vante d'être sans préjugés & qui est sans principe , ose s'élever contre lui ! Sur les ruines de la Religion, il voudrait élever le frêle Edifice de l'ignorance & de l'incrédulité ; au lieu de la magnifique perspective de l'Immortalité , il ouvre sous nos pieds le goufre du néant ; il nous laisse sans consolation & sans espérance ; il est lui même déchiré par ses remords , & meurt dans le désespoir. Ce n'est qu'une bone vie qui procure une heureuse mort. La Religion , qui est le fondement des Sociétés, est en même tems la base d'un bonheur pur & solide. L'incrédulité nous fait haïr notre existence ; la Religion nous la fait aimer.

## ELOGE DE L'ÉLOQUENCE

**S**UBLIME & divine Eloquence, c'est toi qui as fait naître les Sciences & les Beaux-Arts ! Lorsque les humains étoient plongés dans les ténèbres de l'Ignorance, tu as fait resplendir la lumière à leurs yeux ; ils étoient errans & vagabonds sur la Terre, sans règles, sans mœurs, & sans discipline ; tu leur as appris à former des Sociétés, à s'affujettir à des Loix sages, qui font leur bonheur. Tu n'as en quelque sorte, enchainé leur liberté, que pour les instruire à en faire un bon usage, tu n'as affujetti leur ame que pour la soumettre à l'empire de la vertu & de la vérité (\*). Il semble que tu tiennes notre Cœur entre tes mains, pour en exciter, on en moderera les mouvemens. C'est ainsi que les Poëtes ont publié, que les Tigres & les Lions, dociles aux sons harmonieux de la lire d'ORPHE'E &

(\*) La vraie Eloquence n'a pas besoin pour instruire, persuader & plaire d'emprunter des ornemens étrangers ; elle brille de sa propre beauté, & come le dit un Poëte,

*Elle est noble sans fard, & simple sans bassesse, )  
Et joint la grace à la justesse. )*

d'AMPHION , perdoient leur férocité , en les écoutant , & que les pierres même sembloient se mouvoir à leurs accens. La plus sublime Poésie prête son pinceau & ses couleurs à l'Eloquence , & la noblesse de ses expressions répond à la grandeur de ses pensées.

Non ; les Homes les plus cruels & les plus barbares ne peuvent résister à la voix victorieuse de l'Eloquence ; elle fait pâlir les Tyrans jusques sur le Trône ; elle porte la terreur & l'éfroi dans leurs ames ; quelques insensibles qu'elles soient. ANTOINE , au milieu de ses satellites , redoutoit la force des traits de CICERON ; CATILINA , l'impitoiable CATILINA , qui se réjouissoit de plonger ses mains parricides dans le sang de ses Concitoyens , qui se félicitoit de porter le fer & le feu dans le sein de sa Patrie , & de la réduire en cendres , trembla & fut consterné ; lors que la voix de l'Orateur Romain lui reprocha en plein Sénat ses affreux complots ; & l'atrocité de ses crimes. DEMOSTHÈNES n'étoit pas moins redoutable à PHILIPPE Roi de Macédoine , dont il dévinoit & confondoit les projets ambitieux. Ce Prince éclairé avotta , qu'il craignoit plus les foudres de son Eloquence , que les Armes même des Athéniens. L'Eloquence en déployant ses forces & ses richesses , semble dominer sur toute la nature , & mettre en œuvre le Ciel & la Terre.

Elle done à tout du sentiment & de la vie ; semblable , tantôt à un Fleuve majestueux qui coule ses ondes paisibles , & qui fertilise & enrichit les bords qu'il arrose ; tantôt à un torrent rapide , qui entraîne tout ce qui s'opose à son passage , la haute l'Eloquence triomphe de tout ; l'erreur , & les passions ne peuvent lui résister , & ses conquêtes font la félicité des mortels.

Non moins propre à défendre qu'à ataqwer , elle est l'azile & le plus sûr rempart de l'innocence & de la timide vertu. Enemie de la fraude & de l'injustice , elle protège & soutient l'équité ; les larmes sincères de la repentance font précieuses à ses yeux. **LIGARIUS** avoit ofensé grièvement **CESAR** , qui alloit prononcer sa condamnation ; l'arrêt fatal étoit déjà dressé ; il sembloit que rien ne pouvoit le soustraire , ni le dérober au juste chatiment de son crime ; mais **CICERON** implore la clémence de **CESAR** ; son Cœur est émû ; les armes lui tombent des mains , & **LIGARIUS** obtient sa grace. Combien une telle victoire remportée sur le desir de la vengeance n'est-elle pas préférable aux conquêtes les plus éclatantes ! L'Eloquence prête des forces à la Raison même ; elle allume le flambeau dont elle éclaire les Homes. Tendre & touchante , elle console le Sage dans ses disgraces , mais terrible au Méchant , elle l'éfraie salutairement

pour le ramener à vertu. L'Eloquence seule est digne de célébrer, de couronner les Héros, & de ceindre leur auguste front d'un laurier immortel : Elle est la plus noble récompense de leurs hauts faits, & l'aiguillon le plus propre à les animer à la vertu ; c'est elle qui les soutient dans la pénible carrière de la Gloire, & qui les excite à la mériter. Elle est aussi le frein le plus fort contre les vices & le crime, qu'elle couvre d'un opprobre éternel. C'est un glaive tranchant, qui déchire les coupables, & qui les dévoue à la honte & à l'infamie. Les éloges qu'elle consacre aux Talens supérieurs & à la Vertu ; la censure qu'elle fait du crime, sont gravés sur le marbre & sur l'airain ; rien ne peut les effacer ; ils ne se perdront que dans les débris du monde (\*).

Le Panégyrique que **PLINE** le jeune a fait de l'Empereur **TRAJAN** a survécu à la ruine de l'Empire Romain. Le tems consume & détruit

(\*) L'Eloquence prend toute sorte de forme & de figure ; elle varie sans cesse, & quand les objets lui manquent, elle en crée elle même : Dans sa marche tantôt lente, tantôt plus rapide, elle ne prend pour guides que le goût & le génie ; pour plaire & instruire, elle s'affujettit l'art même & dédaigne un ordre froid & didactique, qui retarderoit son vol : Quelle connoissance l'Orateur ne doit-il pas avoir du cœur humain, & de la morale!

détruit les monumens les plus durables ; rien ne peut résister à sa voracité ; il plonge & précipite dans la nuit de l'oubli tout ce qui est l'ouvrage des Hommes , mais la renommée, compagne de l'Eloquence, la défend contre les outrages & la faux du Temps : Les Eloges qu'elle prononce dureront autant que lui, & se perpétueront à la Postérité la plus reculée. BOSSUET, FLECHIER, MASSILLON, vous qui avés célébré avec tant d'énergie & de magnificence, les grandes actions & les vertus des TURENE, des CONDE' & des CONTI, vous participés à leur gloire & marchés à côté d'eux, parce que les talens supérieurs dans tous les genres, sont dignes du même prix ; le même génie qui fait produire les grandes actions est capables de les célébrer & d'en éterniser la mémoire.

G E N E V E.





## DISCOURS

*Sur l'abus d'enterrer dans les Temples, &  
sur les raisons qui font subsister ces abus.*

**P**ARMI certains usages établis dans le monde, & que l'on peut regarder come abusifs, ridicules & destitués de fondement réel & solide, celui d'enfvelir dans les Temples doit être considéré à juste titre sous ce point de vue. Tout home qui se fera une loi d'envisager les objets d'un œil philosophique conviendra, je m'assure, de la vérité que j'avance: Aussi ne me fais-je aucune peine de le combattre & de mettre au jour les raisons que j'ai de le désaprouver, non seulement come dangereux, mais aussi par les motifs qui le font subsister; c'est par ces deux endroits que je me propose de l'examiner, & par là même d'en faire voir l'abus & le ridicule. Voïons donc ce qu'un home sensé & raisonnable doit penser sur l'usage dont il s'agit.

Pour peu qu'on soit versé dans la Philosophie, il est aisé de sentir que c'est un abus beaucoup plus dangereux qu'on ne pense. Déjà les Cimetières, nonobstant qu'ils soient situés en plein air, ne laissent pas que de

l'infecter jusqu'à un certain degré, ce qui fait, pour le dire en passant, qu'il seroit plus à propos de les placer hors des Villes & des Villages, ainsi que cela se pratiquoit de l'ancien tems. Cela posé, il est visible que les corps morts inhumés dans les Temples, doivent produire des effets plus dangereux. Pendant qu'on assiste au Service Divin, l'air infecté par les particules qui s'exhalent des cadavres corrompus, étant humé, peut causer des maladies dangereuses, d'autant plus que dans les Temples l'air est plus pesant, plus concentré & circule moins qu'en pleine campagne. Qu'on ne dise point que c'est une pure imagination; il n'y a rien là que de naturel & de facile à concevoir, pour peu qu'on examine la chose.

Il est clair que les menus atomes qui se détachent d'un corps mort & corrompu, se répandant dans l'air qui environne l'intérieur d'un Temple où repose ce corps mort, doit nécessairement l'infecter; & come les mauvaises qualités de l'air influent naturellement sur nos corps, il est évident que l'air empoisoné qu'on respire dans les Temples, où l'on a inhumé des cadavres, peut porter dans le sang le principe de diverses maladies dangereuses.

En vain dira-t-on que la vapeur renfermée dans un Tombeau ne peut pas en sortir,

& qu'elle y est retenüe au moien de la croute de terre qui est au dessus du cadavre: Cette objection ne veut rien dire chés des personnes dont l'esprit est un peu Phisicien; mais come le nombre de ceux qui sont tels n'est pas extrêmement considérable, je me crois obligé d'expliquer en deux mots ma pensée.

Il n'est pas croiable que la croute de terre qui est au dessus du cadavre, dont l'épaisseur n'est, pour l'ordinaire, que de 5. à 6. pieds, soit suffisante pour empêcher absolument la sortië des molécules qui se détachent continuellement de ce cadavre, tant qu'il n'est pas consumé. Chacun fait le peu de cohésion & d'adhérence qui règne entre les parties de la terre. Ainsi les parties qui se détachent d'un corps quelconque, contenu dans l'intérieur de la terre, peuvent très-sûrement parvenir & s'élever jusqu'à sa superficie. Puisque d'un filet d'eau de 10. pieds & même d'avantage, au dessous de la surface de la terre, il s'en élève des vapeurs capables, par leur quantité & par leur force, de percer la terre qui est au dessus, il en doit arriver de même des parties qui se séparent d'un cadavre; ces parties peuvent monter & s'élever jusques à la superficie de la terre, & ainsi se mêler avec l'air que nous respirons & lui communiquer leur qualité contagieuse.

Tout Phisicien convient que les exhalaj-

sons infectées de la terre, infectent aussi l'air. De même tout Médecin tombe d'accord, que tout air infecté est capable d'occasioner des maladies dangereuses. Or ces exhalaisons procèdent incontestablement des différens corps que la terre renferme dans son intérieur. Plus elle contient d'impuretés, plus ces exhalaisons sont malignes & capables d'altérer & de corrompre l'air. Il faut par conséquent convenir, que rien ne peut contribuer d'avantage, à produire un mauvais effet dans l'air, que la puanteur & la corruption des cadavres. A quoi attribuera-t-on la peste qui a si souvent succédé aux guerres sanglantes, & qui a causé la mort à tant de personnes, si ce n'est à l'air corrompu & infecté par le grand nombre de corps morts ?

Plusieurs Savans dont le sentiment est de poids, & qui méritent certainement d'être écoutés, regardent comme dangereuse la sépulture dans les Temples. J'ai lû quelque part, qu'en 1747. un des Membres de l'Académie de Montpellier, nommé M. HAGUENOT, lût dans une de leurs Assemblées, un Mémoire dans lequel il s'attache à faire sentir le danger d'ensevelir dans les Eglises, & où il démontre avec beaucoup de force que c'est là un usage abusif. *Le Journal des Savans de Paris* du mois de Sep. 1748. contient des Lettres qui pressent spécialement sur le dan-

ger des Caveaux, c'est à dire, de ces petites Caves dans les Eglises où l'on met les corps morts (\*).

Quoique les Tombeaux ordinaires soient moins dangereux que ces Caveaux, & autres semblables lieux dans lesquels on enseveli les morts en France, tels que sont les Caves communes & les Souterrains, néanmoins ils le sont extrêmement.

Concluons donc, que conformément au bon ordre & à l'intérêt public, il conviendrait d'abroger les inhumations dans les Eglises.

Dans les premiers Siècles du Christianisme, lors que les Chrétiens eurent des Eglises, ils n'y ensevelissoient pas encore leurs morts, tant distingués fussent-ils : Il y avoit des défenses expresses là dessus de la part des premiers Empereurs Chrétiens. Bien plus, il n'étoit pas même permis d'en construire dans les lieux où il y avoit eû quelqu'un d'enterré. Toutes les Lettres de ST. GREGOIRE LE GRAND, où il est question d'en bâtir quelque nouvelle, contiennent positivement cette clause, *à condition que dans cet endroit là il n'y ait aucun corps mort.* Plusieurs

---

[\*] On peut encore voir là dessus BERNARD, Rép. des Lettres, Février 1703. pag. 138. Bibliothèque Raisonnée, Tome XLIII. p. 148.

Conciles ont fait des Règlemens portant , qu'on ne devoit point enterrer dans les Temples. On voit encore dans les Capitulaires de CHARLEMAGNE une défense expresse sur cet article.

Nonobstant tout cela, les abus se sont glissés insensiblement & par degré, jusques là que cet usage est devenu extrêmement en vogue chés les Catholiques Romains, & même dans quantité de Pais Protestans, qui l'ont conservé depuis la Réformation.

Mais les raisons que l'Eglise Romaine a touchant cette pratique, ne sont pas précisément les mêmes, tant s'en faut, que celles que nous avons. En éfet, nous ne sommes plus du tems du Papisme; nous ne sommes plus dans la croiance que les prières que l'on présente à Dieu en faveur des ames des morts sur leurs Tombeaux, soient efficaces; nous ne croions plus que ces ames soient tourmentées dans les flames du Purgatoire, & que pour les en délivrer ou leur procurer du soulagement, il faille dire des Messes dans les Eglises, où reposent les corps dont elles ont été séparées. Cela étant, quelle raison a-t-on d'enfvelir dans les Temples? C'est surquoi je vais faire quelques considerations.

Si l'on pénètre bien les motifs de cette pratique, on trouvera qu'il n'y en a point d'autres, que ceux que suggèrent l'envie de

se distinguer & la vanité mondaine. Personne n'oseroit le nier, & ceux là mêmes qui se feroient une véritable peine d'ensevelir leurs morts hors de l'Eglise, seront forcés d'en convenir, s'ils daignent se consulter sur les raisons qu'ils ont d'en agir ainsi. Si l'on ne veut pas avouer que c'est l'orgueil qui fait subsister cette coutume, quelle raison alléguera-t-on pour se disculper, & pour persuader le contraire? Aucune qui soit plausible.

On ne peut pas dire, par exemple, qu'un composé de pourriture & de vers, sans connoissance & sans sentiment, tel qu'est un cadavre, soit mieux dans l'Eglise que dans le Cimetière; cela seroit ridicule au dernier point, & il faudroit s'aveugler étrangement pour penser & raisonner ainsi.

Qu'on dise donc, & l'on dira ce qui est très vrai, que c'est par ce qu'il est placé plus honorablement, & c'est l'unique raison que l'on a de préférer cette place à une place dans le Cimetière. Quelle folie! Pauvres mortels que sommes nous, pour oser manifester notre orgueil & notre vanité dans des circonstances qui devroient nous inspirer des sentimens tout opposés, dans des circonstances, dis-je, où nous devrions nous humilier, & reconnoître notre néant & notre petitesse.

On ne regarderoit pas come un honneur d'être enseveli dans les Temples, si c'étoit

l'usage pour toutes sortes de personnes indistinctement : Peut-être qu'alors les personnes distinguées, soit par leur rang, soit par leur naissance, ou par leurs richesses, se choisiroient un autre lieu, où leurs morts ne fussent pas mêlés & confondus avec ceux qui ont vécu ici bas dans la bassesse, dans la pauvreté, & qui par cela même étoient regardés come le rebut de la nature. Et cependant que sont ceux-ci ? Leur corps est-il moins que celui du plus grand Pontentat de la terre ? C'est la même matière, le même limon, la même pourriture. S'il y a quelque différence entre les homes ici bas, elle doit finir entièrement après la mort, & cependant on veut l'étendre au delà de cette vie. Funeste préjugé ! jusques à quand exercera-tu ton empire sur l'esprit des homes ? Jusques à quand les aveuglera tu au point de prendre des chimères pour la réalité ?

Remettons sous les yeux du Lecteur les raisons que l'on a d'ensevelir dans les Eglises, *c'est la vanité*. Je vais en convaincre par leurs propres principes, ceux qui sous le masque d'une fausse humilité, voudroient insinuer qu'ils ont d'autres motifs. Je suppose un home né dans l'obscurité & dans la bassesse, & qui a vécu jusques à un certain tems dans cet état, mais qui au bout de ce tems, se trouve dans une position à figurer d'une certaine ma-

nière dans le monde. Cet home se trouvant dans une telle situation, veut imiter, dans leurs usages & dans leur manière de vivre, les personnes avec qui il se croit en droit de se comparer. Il demande une place dans le Temple pour ensevelir un de ses proches. Quel jugement en porteront ceux chés qui cet usage est suivi? Ils diront sans doute, & ils auront raison, que cet home agit par un principe d'orgueil. Mais eux par quel motif se conduisent-ils? N'est-ce pas précisément par le même qu'ils attribuent à cet home? Rien n'est plus vrai. Je défie qu'on puisse parer à ce raisonnement; & puisqu'on juge communément des motifs des autres par ceux dont on se sent animé en pareille rencontre, on peut juger de là ceux que l'on a d'ensevelir dans les Eglises.

Nè le dissimulons pas, si l'orgueil est déplacé par tout, il l'est particulièrement dans une circonstance de cette nature. Dès qu'il est question des funeraillles de quelqu'un, comment y peut-on faire entre l'orgueil? Cependant on en prend occasion d'en donner des marques auxquelles personne ne sauroit se méprendre; on veut ensevelir honorablement le défunt, sous prétexte qu'il étoit riche, ou de naissance, ou parce que l'on s'imagine être beaucoup plus qu'on est effectivement, & pour cela il faut le mettre dans le Temple,

place qui s'achète ordinairement, & qui se paie à beaux deniers comptans, ce qui prouve bien la force du motif par lequel on agit : D'où il peut arriver que des gens, qui peut-être n'étoient rien moins que pieux & dévots, & qui par cela même ne fréquentoient que rarement les Eglises pour assister au Service qui s'y fait, y sont conduits après leur mort, par une suite de l'orgueil de leurs parens.

Quand la vertu & la piété du défunt, dont il auroit donné des marques soutenües & non équivoques pendant sa vie, seroient l'unique raison, ou le véritable motif qu'on auroit de l'inhumer dans le Temple, un tel motif, quoiqu'appuié sur le préjugé, puisque la sépulture dans le Cimetière ou dans l'Eglise est dans le fond & à parler vrai la même chose; un tel motif, dis-je, seroit au moins fondé en apparence. Mais ce n'est pas là de quoi il s'agit; il faut que la manière d'ensevelir le défunt ressent les sentimens qu'inspirent le rang que l'on tient dans le monde, le poste qu'on occupe, les richesses qu'on possède, la famille dont on est issu.

Voilà comment on cherche à se distinguer, par des moïens purement imaginaires, & uniquement suggerés par le goût pour la vanité: Façon de penser & d'agir qui n'est guères assortie à la circonstance dont il est alors

question. Effectivement, quoique je l'aie déjà dit plus haut, je le répète, on devrait avoir en une telle rencontre, des sentimens tout opposés, dans la pensée que nous ne sommes que de vils & misérables vermissaux de terre, sujets à la pourriture, destinés à être la pâture des vers; pensée qui devrait nous humilier, nous toucher & faire sur nous une impression d'autant plus vive, que nous en avons alors une preuve bien sensible devant les yeux; pensée qui devrait nous faire regarder comme le comble de la folie de chercher à nous distinguer dans une conjoncture, où l'idée du néant & de la petitesse de l'homme doit particulièrement nous frapper, & nous faire sentir combien peu nous sommes fondés à nous glorifier & à nous estimer, sous ombre de quelques avantages vains, chétifs, ou imaginaires que nous possédons.

Où, telles sont les réflexions dont on devrait alors s'occuper: Cependant la première chose à laquelle on pense, dès que le défunt a fermé les yeux à la lumière, c'est qu'il sera enseveli dans tel lieu dans le Temple; & quelquefois même qu'on lui dressera telle Epitaphe où l'orgueil, la flatterie & conséquemment le mensonge sont peints en gros caractères. Qui pourra s'empêcher d'improviser les raisons d'une telle démarche? Le *Sacré lieu* où l'on étale toute cette fatuité, ce lieu où

l'on nous instruit de nos devoirs, où l'on nous prêche l'humilité, & par celà même l'éloignement pour l'orgueil, vertu si essentielle au Chrétien, demande-t-il ce vain étalage de la vanité mondaine, si directement oposée aux principes de la Morale qu'on y prêche? Qu'on examine la chose sans préjugé, & l'on ne manquera pas de décider d'une manière favorable pour moi.

Je viens d'envisager la coutume d'enterrer dans les Temples par deux côtés, qui fournissent des argumens bien forts, pour la combattre d'une manière sans réplique. En éfet, soit qu'on la considère eû égard aux dangereuses suites qu'elle peut avoir, ainsi que j'ai taché de le démontrer, soit qu'on l'envisage rélatiyement aux motifs qui la font subsister; on pourra toujourns alléguer de fortes raisons pour la condamner; j'aurois pû m'étendre d'avantage à l'un & à l'autre de ces deux égards, & surtout au premier; mais j'ai supprimé ce que j'aurois pû ajouter de plus, dans la vûe d'abrèger ce discours.

Je ne fais si je me trompe, mais je pense que je n'ai rien hazardé & rien dit de trop: Néanmoins je ne me flate pas de n'avoir déplû à personne; il se trouvera probablement des gens, qui, imbus du faux préjugé sur lequel est fondé l'usage contre lequel je me suis élevé, feront main basse sur mon ouvrage.

Mais qu'importe ! La liberté de penser est de droit naturel. Pourquoi se taire lorsqu'on est en droit d'envisager les objets du côté qui nous frappe le plus ? C'est-ce que j'ai fait. Si je me suis trompé en tout, ou en partie, qu'on me le fasse conoitre, je recevrai avec docilité ce que l'on me dira là dessus. Qu'on ne m'accuse point d'avoir parlé le langage de la passion & du caprice, ce ne sont certainement pas là les sentimens qui m'ont animé : L'amour du vrai, l'éloignement pour les préjugés, les ridicules & ce qui choque la raison ; voilà les motifs qui m'ont inspiré de mettre au jour les réflexions que j'ai si souvent eû occasion de faire, & nombre de personnes avec moi, sur l'usage dont il s'agit.





## AUX EDITEURS.

*Sur quelques Critiques.*

MESSIEURS,

**J**E vous adresse un Essai (\*) qui n'est pas tout de moi ; en faisant cet aveu , c'est presque convenir que ce qu'il y a de meilleur est dû à un autre. La petite vanité d'Auteur peut souffrir de cette conclusion ; il peut être, qu'elle soit vraie, il peut aussi être qu'elle ne le soit pas ; mais pourvû qu'on juge que cet Essai est utile , peu m'importe à qui l'on donnera la préférence , ou à l'Auteur d'un Livre qui a pour titre , *Oeuvres Posthumes de M. de \*\** imprimé à Lion l'an 1757. chés les Frères DUPLAIN , ou aux réflexions que j'ai pris la liberté d'y ajouter : Je me trouverois heureux , si la copie étoit si semblable à l'original , qu'on ne pût pas la distinguer , car

---

(\*) *Note des Edit.* L'Essai dont il est ici question , & qui devoit accompagner ce préambule est renvoïé à un autre mois ; mais on a crû ne devoir pas retarder l'impression de cette Lettre , pour ne marquer aucune partialité à son Auteur , vû qu'elle est relative à la critique amère qu'on a faite d'une de ses Pièces.

il est excellent, & sans doute de main de Maître, quoique l'Auteur ne soit pas nommé; mais on y trouve des traits qui caractérisent un génie Supérieur, & dont je ne me flate pas d'approcher. On ne manquera pas de dire que j'ai essayé d'allier du plomb à de l'or, mais que je devois le donner séparément pour éviter ce mélange; à cela, voici ma Réponse; on jugera si j'ai raison.

Si le Lecteur se m'éprend, & qu'il attribue à l'Anonyme ce qui est de moi, tant mieux; ce sera une preuve que le métal que j'ai ajouté peut soutenir la coupelle. D'ailleurs cette séparation m'auroit jetté nécessairement dans des longueurs qui répugnent au bon goût, & à la nature du *Journal Helvétique*, pour lequel je le destinois, & qui exige de la brièveté; j'avoüerai encore franchement, que je n'étois pas fâché de dépaïser un peu les Critiques, en ofrant à leur censure l'ouvrage d'autrui au lieu du mien. Cela m'a déjà réussi une fois. Je remarquai avec surprise qu'un Ecrivain, que je n'avois jamais ofensé, étoit à l'afut, pour critiquer avec une sorte d'acharnement, toutes les Pièces que je hazardois, & que je composois, soit pour m'amuser, soit pour m'instruire. Voilà l'unique but qui m'a mis la plume à la main, & que je me suis toujours proposé. Je crois ces deux objets également innocens, s'ils ne sont pas également

également

également utiles. S'il est permis de penser, il doit l'être d'écrire, & de publier ce que l'on pense, pourvû qu'on respecte le Gouvernement & la Religion; & je suis bien éloigné de blesser l'un & l'autre (\*); cependant, un de mes Compatriotes ne m'épargnoit pas; *car nul n'est Prophète dans son País.*

Je résolus de le tromper & de lui tendre un piège, & je crois que cette petite finesse n'est pas un crime, dans cette occasion, où la ruse peut tourner au profit de la justice, que blesse une partialité marquée. Je fis imprimer dans le Journal Helvétique du Mois d'Octob. 1736. une Epitre en vers, sous le nom d'un de mes amis, qui l'étoit aussi du Critique. Cet ami, qui voulut bien se prêter à ce jeu, me permit de faire imprimer dans le même Journal une Ode de sa façon, & de la mettre sous mon nom: Ce nom fatal, come

B b b

---

(\*) Dans mes petits Essais j'ai constamment respecté la Religion & le Gouvernement. J'aime ma Patrie autant qu'un Citoyen puisse l'aimer. Je ne dirai rien de la petite Histoire qu'en fait le Critique; mais je sai que la Ville de Genève a été libre & indépendante depuis l'an mille trente un. Le Comte CHARLES III. de Savoie, s'adressa en 1425 au Pape MARTIN V. pour en avoir le Vidomat preuve qu'il n'en étoit pas le Souverain.

je l'avois prévu, lui porta malheur; le Critique censura l'Ode fort aigrement, & quoi qu'elle me parut très bonne, il décida qu'elle étoit très mauvaise. Son Arrêt au contraire me fut très favorable: Il me fit grace de mes fautes; car je ne suis pas infailible. Cette Epître portoit un titre qui la fit valoir à ses yeux; ce titre étoit come un fard qui en couvroit les défauts, & qui l'embéllissoit; mais quel ne fut pas son étonnement, lors que mon ami & moi nous nous démasquames, & que le Critique fût qu'il avoit fort loué la Pièce de son adversaire, & fort déchiré celle d'un de ses amis. Après cela, fies vous au Jugement & à l'impartialité de Mrs. les Critiques!

Orgueilleux, ignorans, ainsi que nous le sommes, Ils s'érigent en Dieux & ne sont que des Hommes.

Ce Critique n'est pas le seul qui ait jugé d'un prix d'un Ouvrage, par le nom de l'Auteur: Il parût à Amsterdam un Livre sous le titre de *l'Histoire du Temps* 1691. Ce Livre fut fort goûté; on l'attribuoit à un Auteur célèbre, mais le véritable Auteur s'étant fait enfin conoitre, ces mêmes Lettres perdirent beaucoup de leur valeur; elles étoient composées par un Homme, qui n'avoit point mis l'enseigne de Savant, qui n'étoit d'aucune Académie, & qui n'avoit pour tout mérite,

que beaucoup d'esprit, de talens, & de connoissances.

M. de VOLTAIRE lui même tout habile, tout éclairé qu'il est, ne fut-il pas la dupe d'un Gentilhomme Breton, qui prit le titre de *Mell. de la Vigne Malclair*, & qui sous ce nom lui adressa plusieurs Epitres en Vers qui furent imprimées avec les réponses & les loüanges de M. VOLTAIRE dans les *Mercur* de France. Cette corespondance réjouit fort le Parnasse; mais le dénoüement ne fut pas heureux pour le Poëte, dès qu'il eût quité son nom de Fille; dès lors plus de galanteries, plus d'éloges: La lire de M. de VOLTAIRE fut muette pour lui, & ses Vers tombèrent dans l'oubli. Il sembloit avoir perdu sa réputation en changeant de sexe.

Opinion chés les Homes fait tout.

Elle tient malheureusement la place de la vérité & de la justice. Le Roi JEAN disoit que si la bone foi étoit bannie de dessus la Terre, elle devoit trouver un azile dans le Cœur des Princes; on peut dire aussi, que si la politesse, la candeur, l'équité, étoient exilées du monde, elles devoient trouver un refuge dans l'ame des gens de Lettres. Mais la haine, la jalousie, la vengeance, leur en

ferment souvent l'entrée ; la plupart se bornent à louer la Vertu , sans la pratiquer.

Je ne suis pas défiant , & je suppose le bien plutôt que le mal ; mais un Auteur qui se plait à faire distiler le fiel de sa plume , me fait soupçonner que son Cœur n'est pas bon , & qu'il n'est ni doux , ni modeste dans ses discours & dans sa conduite. On se peint ordinairement dans ses Ouvrages....

J'en étois ici , & j'allois finir cette Lettre , lorsque j'ai reçu le *Journal Helvétique* du Mois d'Octobre. En le parcourant j'ai jetté les yeux sur la Critique (\*) qu'a fait certain Censeur du petit Extrait que j'avois donné du Projet de Paix , proposé par M. l'Abé de ST. PIERRE , & revu par M. ROUSSEAU , Citoyen de Genève. J'ai pris la liberté de joindre quelques réflexions à celles de ces deux célèbres Auteurs ; ces réflexions n'ont pas déplu à quelques Persones éclairées , & leur suffrage me suffit ; je me console aisément de n'avoir

(\*) Il m'a fallu quelque effort d'esprit , pour me résoudre à lire cette Critique. Outre que l'Auteur n'a pas l'art d'en adoucir l'amertume & l'apreté , son stile est si dur , si tortillé , si pesant , qu'il n'invite pas à le lire. Je n'en veux pour preuve que cette Critique même & je ne fais quel récit qu'il publia dans le *Journal Helvétique* d'un tirage à l'Arquebuse , dont il étoit l'un des Héros , du moins autant que je puis m'en souvenir.

pas obtenu celui du Critique, que je n'ambitionne point, & qui n'approuve que ses propres Ouvrages, qui font pour moi des Enigmes que je ne me donne pas la peine de deviner: Ainsi, je ne suis point tenté de lui *rabatre ses cloux*, pour m'exprimer aussi noblement que lui.

Pour moi, qui regarde la clarté & la précision des idées & des expressions, come la principale qualité d'un Ecrivain, je crois qu'il est aussi difficile de ne me pas entendre, qu'il l'est de bien comprendre ce que veut dire le Censeur; il ressemble un peu à ces anciens Oracles, qui avoient intérêt de couvrir leurs pensées sous un voile impénétrable.

Quoi, par exemple de plus aisé à concevoir que cette phrase, que relève le Censeur, & sur laquelle il fait un long Comentaire, plus obscur que le texte; la voici: *Ce Projet est sans doute le plus beau & le plus utile, qui soit entré dans l'Esprit humain*; mais qui peut en douter? Un Projet qui a pour but d'éloigner à jamais toutes les horreurs de la discorde & de la guerre, & de rétablir à perpétuité parmi les Homes l'union & la paix, un tel projet n'est-il pas certainement beau & utile? Il est vrai qu'il a de très grandes difficultés; on les propose; on fait voir que les Princes & les Souverains intéressés à l'exécu-

tion de ce projet , ne pourroient jamais se foudmettre aux décisions arbitraires d'un Tribunal supérieur , qui n'auroit par lui même , ni l'autorité ni la force de faire respecter & observer ses Arrêts. L'exécution de ce projet , quelque utile qu'il paroisse , est donc moralement impossible ; on le répète , il est chimérique ; & malgré cela , on fait très bien de le proposer ; c'est ainsi que les Moralistes & les Prédicateurs , pour porter les Homes à pratiquer leurs devoirs , & à faire quelque progrès dans la route de la Vertu , leur présentent un modèle de perfection idéale , à laquelle les Homes ne sauroient atteindre dans la pratique , parce qu'on trouve dans la pratique des obstacles qu'on ne trouve point dans la spéculation ; les diverses tentations , l'exemple , les passions , le temperament , & bien d'autres choses , rendent la pratique de la vertu très difficile , quelque belle qu'elle soit , & quelque disposé qu'on soit à l'aimer. De là vient , que tant de personnes pourroient dire come MEDE'E , *je conois & j'aime le bien ; malgré cela , je fais le mal , que je hais , & que je voudrois éviter.* De là vient encore que plusieurs Princes , qui chérissent la Paix , qui en conoissent les avantages , ne laissent pas de faire la guerre , de ruiner leurs sujets , & de dévaster leurs Provinces.

La censure que fait le Critique d'une note

sur la bataille de Pavie, n'est pas plus juste que celle que je viens de réfuter. Il est très vrai que la France, après la perte de cette funeste Bataille, se trouvoit sans argent, & sans Soldats; mais elle ne tarda pas à en trouver; le zèle pour la Patrie, l'honneur de la Nation, l'amour pour son Roi lui en fournirent bientôt; le courage peut suplérer au défaut des Armes; dans un grand péril on trouve bien des ressources. Je n'en veux pour preuve, que les Romains, après la perte de la Bataille de *Cannes*, où tout paroïsoit désespéré; je pourrois citer encore pour preuve, nôtre petite République, dépourvue de tout, excepté de la force que lui prêtoit le zèle de ses Habitans, & l'amour pour la liberté; elle se défendit courageusement contre des ennemis nombreux & redoutables. Il est si vrai, que la Bataille de *Pavie* mit la France à deux doigts de sa perte, qu'après ce combat, FRANÇOIS I. écrivit à sa Mère, qu'il avoit nommée Régente, *Madame tout est perdu excepté l'honneur.*

Le Critique égäie ensuite sa censure, par des vétilles, peu dignes de lui. *J'avois dit, que la République de Genève est née libre & souveraine, mais non guerrière. Ne diroit-on pas, dit-il, qu'une République vient au Monde come un Enfant &c.*

Quelle ironie, & qui ne voit que lors

qu'on dit qu'une République est née libre & souveraine, on veut parler de son génie, & d'un penchant déterminé pour la liberté (\*); c'est ainsi qu'on dit que *Rome*, *Sparte*, étoient nées guerrières; que le génie de *Carthage* la portoit au Commerce; que celui de la République d'*Athènes*, l'inclinoit aux Sciences & aux Belles-Lettres; il seroit à desirer, pour la prospérité de ces deux dernières Républiques, qu'elles se fussent renfermées dans les limites de leur destination; que *Carthage* n'eût été que Marchande, à l'exemple de *Tyr*, dont elle étoit une colonie; & qu'*Athènes* se fut bornée à cultiver les Muses, à former de grands Poètes, de grands Orateurs, & de bons Philosophes, tels que PLATON & SOCRATE; elle auroit été heureuse & illustre; mais elle voulut devenir guerrière, elle porta ses armes en *Sicile*, elle assiégea *Siracuse*; fut contrainte d'en lever honteusement le Siège; son Armée Navale

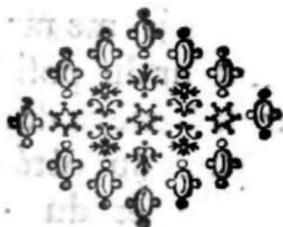
---

(\*) On pouroit ajouter que qui dit *République*, dit un Etat libre & souverain. Lorsque la Ville de *Genève* étoit sous la domination des Romains & des Rois de Bourgogne, elle n'étoit pas *République*. Pour dire qu'un Home a le génie d'un Art, ou d'une Science, on dit qu'il est né Peintre, Geomètre, Orateur, Poète. On dira si l'on veut que l'illustre M. de Msz\*\*\*\* est né guerrier, mais non Poète, ni Orateur, ni Philosophe.

fut détruite; elle succomba enfin dans la guerre du *Pelmonène*. Genève, qui ressemble à plusieurs égards à *Athènes*, mais non à *Sparte* à laquelle M. ROUSSEAU la compare, Genève, dis-je, tire tout son lustre, je le répète, non des Armes, mais des Sciences, du Commerce & de la Religion. Je prie le Lecteur de lire sur ce sujet d'excellentes & judicieuses réflexions de M. MARMONTEL, dans sa Réponse à M. ROUSSEAU sur la *Comédie*. Je n'ai pas présent cette Réponse sous les yeux, mais je me rapelle fort bien, que ce fameux Auteur dit positivement „ que „ la République de Genève doit tourner uni- „ quement ses vûes du côté des Sciences, „ des Belles-Lettres & du Commerce; que „ n'ayant rien à craindre de ses voisins, & „ forte, non par elle même, mais par sa si- „ tuation, & par les circonstances heureuses „ où elle se trouve, il lui seroit assés inutile „ de faire parade de ses fortifications & de „ ses Armes”. M. MARMONTEL n'est certainement pas un *imbecile*, mais aussi il n'est pas un oracle, non plus que le Censeur & que moi. Je ne serois point surpris qu'on combatit son opinion & la mienne par de bonnes raisons, mais non par des injures, qui n'éclaircissent & ne persuadent personne. J'aime- rois encore mieux lire la *Comédie* de DIO-

GENE, ou le récit d'un combat à la (\*)  
*Couleveniére*, avec les noms & les titres des  
 combatans Mais en voila allés & peut être  
 trop sur un sujet auffi peu intereffant pour le  
 Public (\*\*).

GENEVE.




---

(\*) La *Couleveniére* est une Place près de *Geneve* où l'on tire le Mousquet.

(\*\*) Je ne dirai rien sur le beau Discours de M. MARCET de *Mezières*, qu'il a eù la bonté de joindre à sa Critique, dans le louable dessein, dit-il, de me convertir; mais come je ne lis jamais les Enigmes, je l'assure que je n'ai point lû son Discours; d'ailleurs le sufrage d'un *Gabion* le flateroit peu.

---

---

**NOUVELLES ACADEMIQUES.**

**L'**ACADEMIE des Belles-Lettres de MARSEILLE tint suivant l'usage sa Séance publique le 25. Août. M. l'Abbé AILLAUD, Directeur, lut une Dissertation dans laquelle il prouva, que MARSEILLE est la plus ancienne Ville des Gaules & que ce fut aux Marseillois, que les Gaulois durent leur industrie & leurs arts.

M. GUIE lut ensuite l'Eloge de M. CHARRON & M. de SINETY, celui de M. de la VISCLEDE, Académiciens morts en 1760.

M. BESSON termina la Séance par la lecture du Xme. & dernier Chant d'un Poeme intitulé *Le Christ*.

Le Prix de cette Année aiant été réservé, l'Académie en distribuera deux l'Année prochaine. *L'Eloge de M. ABRAHAM DUQUESNE, Lieutenant-Général des Armées Navales sous LOUIS XIV.* fera le sujet du Prix d'Eloquence, & elle décernera celui de Poésie à une Ode ou un Poeme à rimes plates, de 100 Vers au moins & de 150 au plus sur *Les dangers du Luxe*.

**M.** CARRERE, Fils, Directeur de quartier, fit l'ouverture de la Séance de l'Académie des Belles-Lettres de MONTAUBAN par un Discours, où il décrit les divers avantages qui résultent pour les Lettres du travail des Académies & de l'intérêt que le Public paroît y prendre. Il en tire cette conséquence que le Public & les Académies reçoivent & se donent ainsi tour à tour des lumières & une émulation réciproques. Après avoir parlé de l'attention de l'Académie à proposer des Sujets intéressans, il la félicite d'être entrée d'elle même dans les vues du Gouvernement, quand elle a donné pour sujet du Prix de 1761: *Pourquoi les Arts utiles ne sont-ils pas plus cultivés que les Arts agréables*, puisque S. M. venoit alors de prendre la résolution d'encourager par des Sociétés d'Agriculture le plus ancien, & peut-être le moins perfectionné de tous les Arts.

M. CARRERE a donné de sages avis aux Orateurs, qui desirent de cueillir la Palme Académique, & pour prouver par des exemples, que les Lettres ont l'avantage de *vivifier toutes les professions*, il a fini par montrer  
 „ que les Muses formèrent autrefois des RI-  
 „ CHELIEU & des COLBERT pour le Ministère ;  
 „ des VENDOME & des VILLARS pour le  
 „ commandement des Armées ; des l'HOPITAL

» & des DAGUESSEAU pour la Législation ;  
 » des SEGUIER & des LAMOIGNON pour la  
 » Magistrature ; des FLEURY & des BOSSUET  
 » pour les grands Ouvrages de la Religion ;  
 » des FLECHIER & des MASSILLON pour la  
 » Chaire ; des PATRU & des COCHIN pour le  
 » Bateau ; des FONTENELLE & des ST. AU-  
 » LAIRE pour les charmes & pour les dou-  
 » ceurs de l'amitié &c.

M. de BERNOI lût ensuite des Observations sur la Critique. Après avoir relevé les vices qu'elle contracte entre les mains des ignorans & des prétendus Beaux-Esprits, il la représente come le fruit du goût, des lumières & du bon sens : *Les Envieux, dit-il, ne cherchent que des fautes, & les Sages voudroient toujours trouver matière à des éloges.... La prévention est le fanatisme de la Littérature... La critique impartiale est une leçon propre à perfectionner le talent. Elle ne doit être ni trop sévère, ni trop indulgente. Elle est injuste, quand elle s'exerce sur les mots, plutôt que sur les choses, quand elle voudroit ramener les autres à nôtre façon de penser, à nôtre manière.* M. de BERNOI n'a pas laissé de demander grace pour quelques mots factices, pour la liberté d'emploier quelquefois les mots nouveaux ; mais il a sur ce point imposé aux Auteurs des conditions si sages, que pourvû qu'ils les remplissent, ils ne ris-

quent pas d'abuser de ce privilège. Il a désiré que la critique portât principalement, *sur l'exposition du sujet, sur la conduite de l'ouvrage, sur les preuves, sur la clarté des pensées, sur le choix des termes, sur la netteté des expressions, sur la finesse des transitions, sur l'heureux emploi des figures, sur le rapport du style avec le sujet que l'on traite : Mais l'Art est l'enfant de la Nature, & c'est principalement le goût qui peut nous apprendre à observer ces règles.*

M. MARQUEYRET traita cette question délicate, *Si les Femmes ne se signalent pas plus souvent dans les Beaux-Arts & par de grandes entreprises, faut-il s'en prendre à la Nature, ou à l'éducation qu'on leur donne ?* Il comença par établir, „ qu'on ne fauroit admettre „ deux genres d'esprits, qui, suivant les intentions de la Nature, soient séparément „ l'apanage des deux Sexes : Un caractère de „ grandeur, de force & de sublimité pour „ les homes & un caractère de foiblesse & de „ timidité pour les Femmes; & en tirant des Fastes de l'Histoire des exemples décisifs, qui sont ici des preuves sans réplique, il démontra que la Nature a souvent accordé aux Femmes tous les talens nécessaires, tantôt pour gouverner avec gloire, tantôt pour défendre avec succès un Etat, contre des ennemis redoutables, tantôt pour faire à la Phi-

lofophie le facrifice même d'un Trône, tantôt pour s'élever au deffus d'une foule de paffions, dont leurs mœurs portèrent rarement l'empreinte & qui dégradent les homes, tantôt pour aquérir dans la Littérature un nom immortel par des ouvrages, dont les uns paroiffent avoir été dictés par les Graces, tandis que les autres font marqués au coin de la plus profonde érudition. Selon cet Académicien, l'ufage qui confie aux Femmes nôtre enfance, come un dépôt précieux à la Société, plaide leur caufe : Elles font chargées de nous protéger contre les périls, qui entourent nôtre berceau, & nous devons autant à leurs leçons qu'à leurs exemples, les premières impreffions des vertus fociales. Après avoir fait remarquer, qu'en négligeant l'éducation des Femmes, on leur refuse les fecours & l'encouragement fans lesquels les talens fe déffèchent & les vertus languiffent dans l'obfcurité, il traça en peu de mots un plan d'instruction, propre à mettre en oeuvre les avances que la Nature leur a faites. Il conclut en ces termes: *Que l'empire de la Beauté foit le règne de la Raifon! De cet accord naitra le bonheur de la Société &c.*

M. l'Abé de VERTHAMON lut la traduction d'une Oraifon de MURET, prononcée à Venife à la loüange des Belles-Lettres. Il parut que

le Traducteur en avoit fait passer les beautés dans nôtre langue.

Pour varier les lectures, M. de BERNOI récita des vers dont l'objet étoit de peindre, sous la forme d'un Conte, un trait singulier de la naïve simplicité de la FONTAINE.

M. de St. HUBERT, dans un ouvrage fort court, traita le sujet le plus vaste. Il dévoila les artifices, l'aveuglement & les méprises de l'amour propre. Ce serpent tortueux, malgré ses plis & replis, n'a pu échaper aux observations de l'Académicien, qui l'a suivi dans tous ses détours, en montrant combien il nous abuse, quand il nous rend trop contents de nous mêmes, quand il nous fait rechercher les loüanges par des moiens illégitimes, quand il nous persuade de nous parer d'une fausse modestie &c. *L'amour propre*, dit M. de St. HUBERT, *exerce son empire sur tous les états, sur les gens du monde & sur ceux qui paroissent y avoir renoncé : On le démêle, malgré sa souplesse, sous l'enveloppe de l'humilité ; le Philosophe n'en est pas exempt ; je l'aperçois dans le toneau de DIOGENE, & tout foible Ecrivain que je suis, c'est peut-être lui qui conduit ma plume, dans le moment où je cherche à le combattre.*

M. TEULIERES s'éleva avec force contre une *maxime avancée*, dit il, *sans fondement.*

*Quelqu'un*

*Quelqu'un a prétendu que les Femmes, en formant le goût, corrompent les mœurs : Opinion aussi fautive, qu'injurieuse à un sexe, qui a versé dans nos cœurs le sentiment de la vertu, come on convient qu'il a préparé nos esprits à la délicatesse du goût. . . . Voici coment M. TEULIERES a combattu les détracteurs des Femmes : La Nature a doné aux Femmes tous les caractères dont l'assemblage & le concours peuvent former un cœur vertueux ; le sentiment, la douceur & la modestie. . . . D'un autre côté, la délicatesse de leurs organes les rend moins propres aux opérations du vice, qui demandent une espèce de courage féroce &c. L'Histoire ancienne & moderne nous apprend encore que les Peuples qui ont vécu en société avec les Femmes ont été les plus vertueux. L'Orateur a mis en oposition la Grèce & Rome, avec les mœurs des Orientaux, des Chinois & de quelques autres Peuples, chez qui, dit il, en renfermant les Femmes, on ne renferme pas les vices. La galanterie, telle qu'elle étoit en usage dans les bons vieux tems Gaulois, étoit incapable de corrompre les mœurs. Si la Nation Françoisse a été de tout tems la plus galante de l'Europe, elle n'a pas moins été la plus polie & la plus vertueuse. . . . Une autre réflexion à la décharge des Femmes, c'est qu'il n'en est presque point qui ait profitué au vice sa plume ou son pinceau, tandis que la vertu a eu souvent à*

*rougir des productions des Littérateurs ou des Artistes.* M. TEULIERES croit que les Femmes elles mêmes ont donné lieu à la Maxime qu'il a réfutée, parce qu'elles ont trop facilement mis au rang des Philosophes, ceux qui ne paroissent presque jamais avec elles; come si un Amateur de la Sagesse devoit être nécessairement & par état, un ennemi de leur Société.

M. l'Abé BELLET lut des Observations sur les divers caractères de nôtre Siècle. *A recueillir les divers jugemens qu'on'en a déjà porté, il semble, dit-il, qu'on ait voulu peindre deux Siècles oposés. Les uns en parlent come d'un Siècle où tout dégénere, les autres come d'un Siècle où tout se perfectione. . . Seroit il possible que le vrai portrait de nôtre Age dut renfermer les deux extrêmes? Come tout est mêlé ici bas, & que le bien & le mal s'y trouvent confondus dans chèque genre, tous les deux nous frappent successivement, & parceque l'impression actuelle que nous recevons de l'un ou de l'autre remplit comunément la capacité trop bornée de nôtre esprit & de nôtre cœur, elle nous jette tour à tour dans une espèce d'enthousiasme, dont nôtre langage porte l'empreinte.* M. BELLET est tenté de croire, qu'il faut beaucoup rabatre des discours vulgaires, par rapport aux défauts & aux avantages de nôtre Siècle. *On grossit ses mauvaises & ses bones qualités physiques, morales & literaires.* Voilà le plan de son Discours.

L'Académie d'AMIENS fit l'ouverture de sa dernière Séance par l'Eloge du Duc de BOURGOGNE, lû par M. BARON Secrétaire perpétuel de l'Académie.

M. BIZET, Directeur, donna une Mémoire sur la rareté des bois en Picardie & sur les moiens d'y rémédier.

M. de ROBECOURT, Médecin à Amiens, Académicien nouvellement élu, fit son Discours de remerciement, auquel le Directeur répondit.

M. MARFEAU, Médecin à Aumale, lut une Dissertation sur les Bains.

M. VALLIER Colonel d'Infanterie fit lecture de l'Essai d'un Poème sur l'Art de la Guerre &c.

L'Académie n'ayant point été satisfaite des Ouvrages envoiés au concours, sur les sujets pour 1761, les propose de nouveau pour 1762, avec cette différence, que pour celui qui regarde le Commerce, elle restreint la Question à savoir :

*Quel a été en France l'état du Commerce, depuis FRANÇOIS I. jusqu'à LOUIS XIV. exclusivement.*

Quant au sujet de littérature la tâche des Auteurs est de prouver que

*La droiture du cœur est aussi nécessaire dans la recherche de la vérité, que la justesse de l'esprit.*

**L**A dernière Séance de la Société Littéraire de CHALONS sur *Marne*, tenue au Mois de Septembre, fut remplie par la lecture de différens Mémoires.

M. FRANCE en lut un sur l'Agriculture en général. Il démontra avec beaucoup d'éloquence, que la Terre aiant reçu de Dieu l'ordre de produire, elle ne peut cesser de donner des productions, que par le défaut de la culture, à laquelle l'Home a été condamné, & que si les plus mauvaises terres de la Province de Champagne étoient cultivées avec soin & avec intelligence, elles dédomageroient amplement le Cultivateur de ses peines.

M. FRADET lut ensuite des recherches qu'il a faites au sujet d'une Médaille Grèque d'or, du poids d'une once deux gros & demi dix huit grains & de la grandeur d'une Médaille de moien bronze du haut Empire. Il fit aussi lecture d'une Fable de M. GANEAU, qui étoit absent.

M. DEVELYE lut la continuation de l'histoire de la Forteresse de *Moyaimer*, aujourd'hui apellée *Montaimer*.

Cette lecture fut suivie de celle d'un Mémoire de M. BILLET de la *Pagerie* sur les différens moïens que l'on peut emploier pour fertiliser les Terres maigres de la Champagne: Ces moïens sont les engrais, que l'on doit y

répandre, & il indique come un des meilleurs les terres que l'on peut prendre dans les marais, dans les ruisseaux & sur les bords des étangs.

M. l'Abé BESCHEFER lut la suite de son Histoire des Evêques de Chalons. Cette partie contient l'état de la Ville de *Chalons* sous CLOVIS; ce qui s'est passé sous quelques Evêques, dont on ignore les actions, & ce que l'on fait de St. ELUPHE & de St. LUMIER son Frère & son Successeur.

La Séance fut terminée par la lecture que fit M. VIALET, sous-Ingénieur des Ponts & Chaussées, d'un Mémoire sur quelques nouvelles applications que l'on peut faire de la vis & de son écrou. Il en apporta pour premier exemple une nouvelle machine très ingénieuse, propre à récupérer les pilots sous l'eau.

L'Académie de MONTAUBAN aiant réservé le Prix de 1761 en aura deux à proposer pour 1762. Celui d'Eloquence sera donné à l'Auteur qui fera le meilleur Discours sur ces paroles: *Pourquoi les Arts utiles ne sont ils pas plus cultivés que les Arts agréables?* conformément à ces paroles du Sage, *Diligenter exerce agrum tuum.* PROV. XXIV. 27.

Le Prix de Poésie sera ajugé à une Ode ou à un Poème sur *Les triomphes de la Poésie chez tous les Peuples.*

L'Académie Roïale des Sciences, des Belles Lettres & des Arts de ROUEN tint au Mois de Juillet dernier une Séance extraordinaire, principalement relative à l'Agriculture. M. de BROU, Intendant de la Generalité de Rouen, & Membre de l'Académie, en fit l'ouverture par le Discours suivant, que nous avons cru devoir rapporter en son entier :

MESSIEURS,

*Une des Provinces (\*) du Roïaume, dans laquelle l'amour du bien public est le plus généralement répandu, a donné la première l'exemple d'une Société uniquement occupée du Commerce & de l'Agriculture. Des établissemens à peu près semblables se préparent à présent dans différens lieux par les soins du Gouvernement. L'exemple même que vous donnez aujourd'hui, en associant ainsi publiquement vos travaux à ceux de la Société, qui est prête à se former, va peut-être bientôt être imité, & vos correspondances mutuelles, semblables par leur utilité à ces ca-*

---

(\*) La Brétagne avoit formé dès 1756. une Société d'Agriculture & de Commerce. Le Public a déjà été à portée de juger de son utilité, par la lecture des observations de cette Société, qui ont été imprimées l'année dernière.

*naux, qui portent la fertilité & l'abondance, achèveront de perfectionner l'Agriculture dans le reste du Roïaume, & de diriger le Génie de la Nation vers un objet si essentiel & jusqu'ici trop négligé.*

*Telle a été en effet la marche de presque tous les siècles. Les connoissances les plus nécessaires n'ont rien pour l'ordinaire d'assez brillant pour attirer nos premiers regards & nos premiers penchans. L'Esprit, ainsi que la Jeunesse, commence par se livrer au plaisir : Les charmes de la Poësie, ceux de l'Eloquence, ceux même de la sublime & profonde Philosophie, voilà les premières passions qui l'entraînent ; se repliant ensuite sur lui même, il embrasse des objets d'abord moins séduisans ; la Morale, la Politique, les Arts, le Commerce, l'Agriculture sont à leur tour l'objet de ses recherches. Il se répand ainsi dans tous les différens Etats ; & l'Esprit, devenu plus comun, cherche à se rendre plus utile.*

*Les Sociétés Littéraires, & même la plupart des établissemens qui ont eû la perfection de quelques connoissances pour but, se sont formés presque dans le même ordre, & ont suivi les mêmes progrès.*

*L'Académie Françoisse fut fondée la première. Le Cardinal de RICHELIEU, en la formant, suivit alors le goût de la Nation & le sien propre : Il est même aisé de voir par la noblesse avec*

laquelle il exprimoit les volontés du Trône, toutes les fois qu'il étoit dans le cas de les faire connoître, qu'il regardoit la majesté du stile & la grandeur des expressions come un attribut presque essentiel de l'autorité; peut-être aussi envisageoit-il dans la perfection de la Langue, un moyen de plus de donner à la France, parmi les autres Nations de l'Europe, cet ascendant que l'étendue & la profondeur de ses vües lui promettoient; car son desir pour toute espèce de gloire étoit sans bornes; les obstacles même irritoient la hardiesse & la fermeté de son ame. Non content d'avoir été le maître de son siècle, sa politique s'élevoit, s'il est permis de parler ainsi, jusques dans l'ordre des desseins de la Providence; il préparoit en quelque sorte l'avenir par l'habileté de ses projets, & se flatoit de dominer encore les siècles qui devoient le suivre, par l'influence & par la superiorité de son génie.

COLBERT, quelque tems après, forma une nouvelle époque dans le Gouvernement: Il donna aux Sciences & aux Arts la même protection que le Cardinal de RICHELIEU avoit accordée aux talens littéraires & aux productions brillantes de l'esprit. Ce fut lui qui jetta les premiers fondemens de l'Académie des Sciences. Il trouva la Nation déjà instruite & puissante: Il voulut l'enrichir & affermir par le comerce, cette grandeur que les conquêtes & les Traités précédens

lui avoient donée. Il atira en France des Fabriquans , dont le nom seul fait encore honneur à nôtre comerce. Il établit des Manufactures , & leur dona des réglemens qu'il regarda sans doute alors , come des instructions nécessaires. Il pria en main la balance générale du Comerce , & aprit le prémier à la France l'art de la faire pancher en nôtre faveur par une juste distribution des droits d'entrée & de sortie (\*). Enfin il créa en quelque sorte une nouvelle puissance par l'établissement d'une Marine, qui a toujours été depuis l'objet constant de la jalousie , des entreprises & de la haine de nos ennemis.

L'administration d'un grand home laisse toujours des traces, qu'il seroit difficile de perdre. La protection que COLBERT donoit au Comerce avoit tellement éclairé le Gouvernement sur son utilité , qu'on vit naître après lui plusieurs établissemens destinés encore à le favoriser. Un

---

(\*) C'est M. COLBERT , qui voulant faire cesser les inconveniens de la multiplicité des droits qui se percevoient sur les marchandises , les réunit en un seul sous la dénomination de droits d'entrée & de sortie, par le tarif de 1664 , qui subsiste encore aujourd'hui. Ce travail important fit alors le plus grand bien au Comerce. Le Gouvernement est actuellement occupé à le perfectionner par un tarif plus simple , & qui , en établissant un droit uniforme à l'entrée & à la sortie du Roïaume , aboliroit les gênes qu'aportent au Comerce les droits qui se percevoient dans différentes Provinces.

Bureau général formé dans la Capitale pour devenir le centre des intérêts de toutes les différentes Provinces, des Chambres établies dans les principales Villes du Roïaume, que le Gouvernement consulte encore tous les jours sur les questions les plus importantes, & dans lesquelles les Négocians les plus acrédités vont successivement porter leurs lumières, & recevoir, par l'honneur seul d'y être admis, la récompense du mérite & de la probité, ont été la suite heureuse de son ministère, & ont assuré la durée & les progrès des conoissances qu'il avoit répandies.

Les mêmes faveurs acordes au Commerce semblent aujourd'hui s'apréter pour l'Agriculture, & l'établissement des Sociétés que le Gouvernement s'occupe de former honorerà sans doute, un jour, le ministère actuel, & lui donnera le mérite d'avoir connu les vraies richesses de l'Etat & d'en avoir cherché la véritable source.

Tel doit être en effet le but de tout home chargé du poids immense de l'administration, que, sans cesse occupé du bien public, il saisisse avidement tous les moïens qui peuvent y contribuer; que, sans sacrifier aucune condition l'une à l'autre, il ne cherche qu'à faire le bonheur de toutes; qu'honorant tous les Etats il les atache par là même à leurs devoirs; qu'il se considère assez pour croire n'avoir plus d'autre intérêt que l'intérêt public. Enfin que l'amour de ses Conci-toïens, que la gloire de son Roi, que le bonheur

du Peuple soient pour lui un sujet continuel de desirs, d'inquiétude, de tendresse & de joie.

Le malheur même des tems doit exciter plus fortement encore le desir de faire le bien, parce qu'il en fait sentir plus vivement la nécessité. Eforçons-nous du moins d'y contribuer. Aucune des recherches qui peuvent conduire à un objet si important, ne doivent être négligées. La Nature ne trouve que trop d'obstacles au bien qu'elle voudroit nous faire; nôtre ignorance, nos préjugés, nos loix mêmes quelquefois s'oposent à ses bienfaits; le soin de la conoitre est le vrai moïen de les multiplier; la terre presque par-tout ne se refuse à aucun de nos besoins, mais il faut savoir l'ordre dans lequel elle permet de les lui demander, & les moïens par lesquels on peut les obtenir. Voilà donc quel est cet art vraiment sublime, qui renferme les secrets de la Nature les plus importans, dont dépend le bonheur de l'humanité, par qui les Etats, les Rois, les homes enfin subsistent, & qu'ils ont jusqu'ici négligé de perfectionner.

Car, il faut l'avouer, l'Agriculture en général est presque encore dans son enfance; ti-vrée dans plusieurs Provinces à l'ignorance, au mépris, & sur-tout à l'indigence, elle n'a point aquis cette perfection qu'ont doné aux autres Arts l'étude, l'estime & les récompenses qui leur ont été justement acordees. On se contente de cultiver les cantons les plus fertiles, le

reste est abandonné presque come inutile. La terre cependant n'offre pas partout des dons aussi faciles ; cette mère bienfaisante souvent s'arme d'un front austère : Il faut alors chercher dans ses entrailles, & pénétrer jusques dans son sein. Des trésors sont quelquefois cachés sous une superficie aride : Des mélanges plus savans, les sucx mieux ménagés peuvent changer le sol le plus ingrat en un terrain fertile ; le sable, le limon, l'argile peuvent devenir les principes de nouvelles productions, & ces productions elles-mêmes, si le Cultivateur sait choisir celles qui doivent leur succéder, fourniront à la terre une nouvelle substance, & la prépareront à de nouveaux bienfaits.

Mais ces bienfaits, me direz vous, ô Laboureurs ! deviennent pour vous d'un trop haut prix : La terre, que vous cultivez, vous est trop étrangère pour que vous puissiez vous y affectionner ; l'obligation de la rendre, après un petit nombre d'années, à son Propriétaire, l'excès du prix que la nécessité vous a quelquefois forcés d'en donner, les gênes qu'une crainte peut-être enfin prête à cesser, apporte depuis long-tems à la liberté de vendre, de conserver, ou d'exporter les fruits inestimables de vos travaux, les charges de l'Etat à aquiter, la nature des impôts, peut-être plus que les impôts mêmes, l'indigence même enfin, puisqu'il faut l'avoir, énervent vos efforts & retiennent vos bras. O mes Con-

*citoïens, pourquoi convertir nôtre tendresse en douleur & faire couler nos larmes! Les maux inévitables de la guerre peuvent, sans doute, suspendre encore, pendant un tems, le bien que l'on voudroit vous faire; mais ils ne doivent cependant pas vous en cacher entièrement le desir; tout devroit au contraire vous l'anoncer; ces Sociétés, que l'on cherche à former dans les différentes Provinces, & dont vous serez l'unique objet, cet empressement de la part du Gouvernement d'étudier vos besoins, d'encourager vôtre industrie: Le Roi, lui même, veut être instruit de vôtre état, il veut donc le rendre heureux; & vôtre Maître semble, en ce moment, ne vous demander que le tems de vous défendre, pour pouvoir ensuite vous soulager.*

*Ainsi, loin de gémir dans l'abattement, que l'espérance au contraire, ranime en vous l'émulation & le courage. Prenez quelque confiance aux conseils que nous tâcherons de vous mettre en état de vous donner, & soumettez quelquefois les préjugés & l'ancienneté de l'habitude à la sagacité ou au bonheur de nouvelles découvertes, ainsi que nous soumettons nous-mêmes toutes les spéculations à la sagesse & à la sûreté de vôtre expérience.*

*Mais, Messieurs, que la simplicité & l'utilité de vos leçons en soient sur-tout le principal mérite; il s'agit d'instruire & non de se faire admirer. Ne croïez pas cependant que dans le nombre des*

Laboureurs beaucoup ne fussent pas en état de recevoir des instructions plus élevées ; plusieurs ont comencé par prendre des connoissances destinées souvent à des Professions moins utiles ; l'oisiveté, le luxe des Villes, la fortune même peut-être, les ont vainement pressés d'abandonner leurs travaux ; la simplicité de leurs mœurs leur a fait mépriser ses promesses, & l'ambition de quitter leur état est heureusement étouffée en eux par la droiture, l'honêteté & même l'élevation de sentimens qui le leur fait estimer.

Confirmons-les dans ces généreuses résolutions ; rendons-les leur si chères, si précieuses, qu'ils regardent comme un devoir de les transmettre à leur postérité ; songeons enfin qu'on ne doit pas seulement être occupé de perfectionner l'Agriculture, mais qu'il faut encore chercher à l'honorer. Eh ! quel but plus glorieux peut-on se proposer que celui d'élever ainsi en quelque sorte l'humanité ? Plusieurs d'entre vous ont déjà donné des preuves du desir qu'ils avoient de la soulager ; & les premiers momens de l'arrivée d'un de vos Membres (\*) les plus chers à cette Province,

---

(\*) M l'Archevêque de Rouen, qui aiant été nommé de l'Académie, fut reçu dans cette Séance. Une des premières choses qu'il ait faites après sa nomination à l'Archevêché de Rouen, a été de faire détruire la garenne de Gaillon, qui faisoit un tort si considérable, que la plûpart des terres des environs

*dont la présence même ajoute encore aujourd'hui à la solennité de votre Assemblée, ont été marqués par un sacrifice public fait à l'Agriculture, d'un de ces droits si précieux pour l'ordinaire aux Seigneurs de terres, si onéreux à leurs Vassaux, & si contraire au bien de l'Etat. Ce trait, que tout bon Citoyen ne pourra se rappeler qu'avec reconnoissance, m'a paru devoir être aujourd'hui consigné dans vos Fastes : Puisse-ils être souvent honorés par le recit de faits semblables, & puissent des éloges aussi justement mérités les rendre, en quelque sorte, le dépôt des actions vertueuses, en même tems que des connoissances utiles !*

Ensuite M. le MÉSLE lut une Eglogue sur le même sujet, dans laquelle un des Interlocuteurs, se plaignant amèrement du sort malheureux des Habitans de la campagne, est consolé par l'autre, qui lui annonce les projets qu'on forme en leur faveur. Le premier Interlocuteur ne se persuade pas aisément qu'on veuille finir leurs maux. Il cède cependant aux preuves multipliées que son ami lui en done. Il conçoit un espoir plus

---

environs étoient incultes. Cette garrenne est aujourd'hui plantée en bois, & il a la satisfaction de voir mettre en valeur des terres, que les Propriétaires n'avoient plus semées depuis plus de 40 ans.

heureux , & tous deux finissent par faire éclater leur reconnoissance.

M. RONDEAU lût un Mémoire sur l'utilité de faire paître les moutons dans les prairies à la fin de l'Autonne , & la nécessité d'adoucir à cet égard la rigueur des Règlemens. Il s'est assuré par un grand nombre d'expériences & d'informations , que le mouton détruit la mousse par son trépignement , & engraisse la prairie , sans nuire en aucune façon à l'herbe qui doit repousser au Printems : Que les préjugés qui les faisoient regarder come des animaux capables de ruiner les prairies , soit en arrachant l'herbe qu'ils paissent , ou parce que leur dent est , come l'on dit , naturellement malfaisante , étoient sans fondement , & que les loix prohibitives , qui obligeoient à les en écarter , ne pouvoient avoir d'autre motif que cet esprit de sagesse & de prévoiance , qui se porte toujours à assurer la subsistance du gros bétail encore plus précieux , & l'unique ressource de la portion des Citoiens , qui mérite le plus de protection. Mais en respectant infiniment des vûes aussi sages , il fait voir que les vaches & les chevaux , ne trouvant plus rien à prendre dans les prés dès le commencement de Novembre , les moutons doivent alors les y remplacer. En améliorant les fonds sur lesquels ils passeront , ils trouveront encore assez

âffez d'une herbe , qui feroit néceffairement perdue, pour s'engraiffer en fort peu de tems. Enforte que les Propriétaires des troupeaux pourront changer leurs bêtes deux fois dans un hiver ; ce qui procure au Peuple une abondance de bone nourriture, de matières pour nos Manufactures, enrichit les Laboureurs des vallées & fait également le bien de ceux des campagnes, qui vendant bien leurs moutons maigres, fe trouvent encouragés à en élever.

M. le CAT, Secrétaire des Sciences, lût un Mémoire fur quelques unes des principales analogies entre le Règne végétal & le Règne animal.

M. de BOULEY, Secrétaire des Belles-Lettres, lût l'Éloge de M. l'Abbé du RENEL, Affocié de l'Académie mort le 25. Février dernier.

M. DAMBOURNEY lût un Mémoire fur la culture & l'emploi de la garance. L'Auteur excité par les Mémoires de MM. DUHAMEL & HELLOT à cultiver cette plante utile, rendit compte de ce qui lui avoit réuffi, en répétant les expériences de ces deux célèbres Phificiens. Il détailla enfuite en quoi il avoit ofé s'écarter de leurs préceptes, afin de mettre cette culture à la portée des habitans de la Campagne. Il combatit le préjugé qui détourne de multiplier la Garance par le fecours

de la graine, laquelle lui a procuré, au bout de 18 mois, des plantes plus belles que celles provenües de dragons ou de boutures de même âge. Il conseilla de semer cette graine au commencement du mois de Mars dans un quaré de potager, à-peu près come de l'oignon, &, lorsque les jeunes plantes ont trois rangs de feuilles, de les lever avec soin & de les transplanter en pleine terre à la suite de la charüe. On peut semer de même cette graine en plein champ come des pois; mais en ce cas il faut attendre le mois de Mai. Nous ne suivrons point l'Auteur dans ce qu'il raporta à l'Académie de ses différens essais. Nous nous hâtons de passer à une découverte importante à l'encouragement de cette culture, & capable d'opérer une grande économie dans le prix des teintures où cet ingrédient est nécessaire.

M. DAMBOURNEY trouvant de grandes difficultés à faire sécher, sans feu, les racines de garance en Automne, hazarda de les employer fraiches. Il eût soin de les bien laver, pour qu'il n'y restat point de terre, & parce qu'il avoit éprouvé que, (come l'annonce M. DUHAMEL,) cette racine perd 7 huitièmes de son poids en séchant, au point d'être mise en poudre, il estima devoir doser conformément. A cet éfet, dans un bain qui auroit exigé 1 f de garance moullüe, il mit 8 f de

racines fraîches pilées dans un mortier, & teignit à l'ordinaire, en augmentant seulement un peu la quantité d'eau. Il trouva qu'après l'opération le bain étoit encore très chargé, & le coton tellement outré de teinture, qu'il fallut lui faire essuyer deux débouillis pour le dégrader, jusqu'à la couleur d'usage. Il continua, en réduisant la dose à 6 & à 4 f, & ce n'a été que cette dernière proportion qui lui a donné une couleur pareille à celle qu'on obtient d'une livre de garance en poudre. On peut donc épargner moitié de la racine, en l'employant fraîche, mais ce n'est point la seule économie.

1°. On est dispensé d'établir des étuves & des bangards pour faire sécher, lorsque le tems est variable.

2°. On est à l'abri des inconvéniens d'une dessiccation trop précipitée ou trop rallentie, lesquels entraînent également la détérioration de la qualité.

3°. On évite le déchet du robage & grabelage; dans lesquels toutes les racines de la grosseur d'un fer de lacet tombent en bilion.

4°. On épargne les frais du moulin, le déchet ou la fraude qui peuvent en résulter, & l'incomodité d'attendre qu'il soit libre, d'autant qu'il n'y en a point dans le pais d'uniquement destiné à la garance.

Tous ces avantages réunis peuvent s'évaluer à une économie de 5 huitièmes, sur la quantité. Le Cultivateur, qui sauroit teindre, s'en éjouiroit dès l'instant qu'il auroit des racines assez grosses pour être arrachées. Les Teinturiers, par état, seront peu-à-peu forcés, par la démonstration, d'en profiter aussi, lorsque cette culture aura pris faveur en France. Ce fera même un moïen de l'y acréditer, parce que, come il n'y a point de tems à choisir pour la maturité, le Laboureur qui apportera au marché une somme de racines fraîches, fera sûr de les y vendre en cet état, sans être asservi aux soins de la déssiccation, soins qui, petits en eux mêmes, l'éfraient par leur nouveauté. Le Teinturier pourra acheter journellement, à proportion de son emploi, ou prescrire au Cultivateur le tems pour lequel il en aura besoin, & en quelle quantité.

M. DAMBOURNEY cultive quatre espèces de garance.

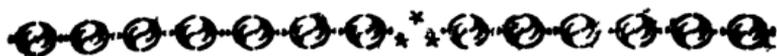
La première est originaire de Lille en Flandres, & telie que celle portée autrefois en Zélande par les Réfugiés. Elle fournit beaucoup de racines; mais sa couleur n'est ni tenace, ni éclatante sur le coton.

La seconde a été tirée du Poitou.

La troisième procède de deux plantes trouvées il ya dix ans, par M. RONDEAUX de l'Académie, en herborisant sur les roches d'Oïsel.

La quatrième est du *Lizarzi* ou *Hazala*, dont M. DAMBOURNEY a fait venir la graine de Smirne. Il invite les Cultivateurs à s'attacher à ces trois dernières espèces, qui fournissent beau oup de graines, & dont les racines étant séchées sans feu, ou employées fraîches, donent au coton un incarnat fort vif & très-solide. M. DAMBOURNEY lût dans la même Assemblée une Pièce de Vers sur le prochain Etablissement d'une Société d'Agriculture en cette Ville, & les avantages qui doivent en résulter. Il invite tous les Citoyens d'y concourir par leurs leçons & leurs exemples. Cette Pièce est terminée par le Tableau d'une nôce champêtre. L'Auteur s'adressant aux jeunes Epoux, tire leur hotoscope, & dit :

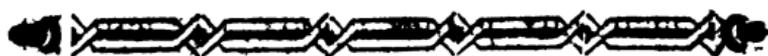
Atendriffans objets, puis-je vous méconoitre ?  
 Aux autels de l'himen vous venez de paroître  
 Et consacrer vos nœuds par le sceau du serment.  
 J'eusse autrefois gémi du sort qui vous atend...  
 Come les tendres fleurs que fait naitre l'aurore,  
 Et qu'un midi brûlant déffèche avant d'éclore,  
 La faux de l'indigence eût tranché vos beaux jours.  
 Louis de vos destins change aujourd'hui le cours ;  
 Il porte sur nos champs les yeux d'un tendre Père ;  
 La seule oisiveté doit craindre la misère ;  
 Aceptez cet augure, allez, jeunes époux,  
 Donez-lui des Sujets utiles come vous.



## QUESTIONS.

**D**ANS l'homme tel qu'il est, ce qui paroît un mal, est il la source d'un bien dans l'ordre général?

D'où vient que les Hôneurs & les Richesses inspirent ordinairement plus d'orgueil, de fierté & de hauteur à un homme né dans l'obscurité & dans la bassesse, qu'à un homme de naissance, ou à un homme né dans l'opulence?



## LIVRES NOUVEAUX.

**I**L vient de sortir de la Presse une petite Brochure intéressante, intitulée : *Traité du Déluge, par l'Auteur de la Méthode d'un Thermomètre universel, à Basle, de l'Imprimerie d'Emanuel TOURNEISEN MCCLXI.*

L'Auteur, dans l'étendue de 30 pages petit in 4to. discute d'une manière très ingénieuse & en même tems très probable, les diverses Questions auxquelles le Déluge a donné lieu. Il comence par une saine explication de la narration de MOÏSE, il réfute par

l'Écriture même les opinions erronées, que quelques Auteurs avoient puisées dans cette narration ; il détermine ce que l'on doit entendre par *le grand Abîme*, qui ne peut être que l'Océan. Cette explication le conduit aisément à découvrir quelles étoient *les sources de ce grand Abîme*, qui se rompirent toutes le 17<sup>me</sup> jour. „ On fait, dit-il, que tous les „ Fleuves se jettent dans l'Océan, ou dans „ les Mers qui lui communiquent, toutes les „ Rivières dans les Fleuves, tous les Ruif- „ seaux dans ces Rivières, & que tous ces „ Ruiffeaux tirent leur origine des sources „ qui se trouvent dans les lieux de la Terre „ les plus élevés. Or les lieux de la Terre les „ plus élevés ne sont ce pas les Montagnes ? „ Donc c'étoit sur les Montagnes qu'il faloit „ chercher ces sources, qui furent rompues „ le 17<sup>me</sup> jour, & non pas sous la Terre, „ come *divers* Auteurs ont fait, d'autant plus „ que les ruines de ces montagnes sont des „ plus visibles & paroissent même come des „ témoins des excavations du terrain de ces „ sources, qu'entraîna le Déluge.

Pour rendre la démonstration de son hypothèse plus palpable, l'Auteur a fait un plan idéal du Pais d'Arménie, tel qu'on pourroit le suposer avant le Déluge & au moien duquel on peut aisément concevoir les progressions différentes & successives que les Eaux

du Déluge doivent avoir eû , non seulement en Arménie , mais par analogie sur le reste de la Terre. Ce Plan se trouve dessiné à la fin de la Brochure.

Il cherche après cela à expliquer phisiquement où a pû se prendre une quantité d'eau si prodigieuse. Il ne rejette pas l'accession d'une Comète , ainsi que l'a prétendu le Docteur WHISTON , & il prouve que les éfets que le Déluge a produits sur la terre rendent cette idée affés naturelle.

Il examine ensuite , dans le reste de cette brochure , cinq Questions : 1°. Celle de l'écoulement des eaux sur la Terre. 2°. Celle de la submersion d'une fort grande partie de la Terre. 3°. Celle de la conservation de diverses espèces d'Animaux. 4°. Celle des pétrifications , qui se sont formées sur toute la Terre depuis le Déluge & auparavant. 5°. Enfin celle de l'abaissement des fomets des Montagnes , de l'exhaussement des Plaines & de la constance actuelle du niveau des Mers d'aujourd'hui.

Sur la première Question de l'écoulement des eaux , l'Auteur examine d'abord coment il a dû s'effectuer pour celles du Canton d'Ararat. Il lui paroît que ces eaux n'ont pû prendre que deux chemins ; le premier du côté du Golfe Persique , & le second du côté du Pont-Euxin , ou Mer Noire , en tournant du côté d'Azof &c.

Quant à la submerſion d'une fort grande partie de la Terre , qui fait l'objet de la ſeconde Queſtion , l'Auteur la regarde come indubitable & en trouve la preuve dans les ruines & les veſtiges qui en reſtent par tout , dans la ſéparation de l'Amérique & des Terres Australes d'avec nôtre Continent & dans la formation d'une multitude d'Iſles , qui doivent avoir été formées par une prodigieufe quantité d'eaux étrangères; or ces'eaux n'ayant pû être deſſéchées , car l'évaporation qui a pû s'en faire eſt très peu de choſe , il faut néceſſairement qu'elles aient ſubmergé la Terre en très grande partie, juſques à ce qu'à la longue elles ont été entraînés dans l'Océan, qu'elles ont du faire croître de 8 à 900 toiſes de Paris, ſuivant l'eſtimation de l'Auteur , relative à la ſuppoſition & aux calculs qu'il fait d'entrée , & qu'il eſt à propos que les Phiſiciens liſent dans la Brochure même.

On ne peut révoquer en doute la conſervation de diverſes eſpèces d'Animaux , & c'eſt le ſujet de la troiſième Queſtion. Cette conſervation eſt prouvée par les différentes eſpèces qui ſe trouvèrent en Amérique, lors de ſa découverte , & qui ne peuvent y être allés depuis le Deluge , ni y avoir été transportés. Pour la manière dont ils ont été conſervés , l'Auteur trouve qu'il y a beaucoup d'aparence, que dans l'Amérique , du côté de la Mer du

Sud, où les Monts de la Cordelière étoient des plus élevés & où les pentes étoient des plus roides, il a du s'y trouver nombre de Cavernes, percées dans ces pentes, où quelques Familles d'hommes & plusieurs fortes d'Animaux ont pu se retirer & se sauver de cette façon, car les eaux s'écoulant en napes ou en cascades, passaient par dessus l'entrée de ces Cavernes, sans les inonder. Cette opinion est confirmée par ce que disent les Auteurs de l'Histoire universelle T. XIII p. 142: *Les Péruviens croient, qu'il y eut autrefois un Déluge, qui fit périr tous les Habitans de leur Continent, à l'exception d'un petit nombre, qui se retira dans des Cavernes, au sommet des plus hautes Montagnes, & dont les Descendans repeuplèrent ce Continent.*

Pour expliquer la quatrième Question, savoir les pétrifications d'une infinité de petits poissons, coquillages, animalcules &c. L'Auteur établit d'abord que le Créateur a fourni quantité de terres des suc nécessaires pour devenir pierres, ou pour former des pierres avec d'autres matières par la suite du tems. Il en apporte en preuve, d'abord la facilité avec laquelle chacun fait que l'on peut convertir la terre glaise en brique; la probabilité qu'il y a que du tems du déluge le roc, le marbre & les cailloux n'étoient point communs sur la terre, puisque les Descendans

de NOÉ' emploioient des briques à la construction de la tour de Babel, d'où il infère qu'il n'y avoit que de la terre glaise, qui s'est durcie peu à peu par l'effet de son sue & par la chaleur. L'usage des Romains de faire venir leurs marbres d'Egïpte fournit encore une nouvelle preuve à l'Auteur, puisque actuellement le Marbre de Carrare, beaucoup plus à portée de Rome, ne le cède ni en beauté ni en bonté à celui d'Egïpte; mais aparemment que ce dernier avoit prévenu l'autre par l'effet naturel d'un climat plus chaud. Une observation faite par l'Auteur lui même, sur un rocher isolé du Chateau d'Arbourg, apuie son hypothèse & démontre que la terre glaise peut devenir roc par la succession du tems. Il s'étoit fait à ce rocher une fente de haut en bas, qui a été remplie par de la terre ou de la poussière, laquelle au moyen de la pluie & du suc du rocher est devenue une bande de roc, qui a rempli les deux cotés de la fente.

M. BOUGUER, dans sa Relation du Pérou, rapporte qu'il a vû des rochers mi-partis de marbre & d'ardoise, dont l'ardoise en se durcissant paroît se convertir en marbre. Les Mathématiciens Espagnols disent, qu'au pié du Mont Talangua, au Nord de Quito, passe une fort grande Rivière, qui pétrifie tout le bois qu'on y jette, jusques aux feuilles des Arbres & autres matières aisées à se corrompre. A Guanca belica, il y a aussi une

taine dont l'eau est pétrifiante : Les habitans batissent leurs maisons des pierres qu'elle produit.

De toutes ces observations l'Auteur en conclut, que quantité de poissons, de coquillages & d'autres espèces d'Animaux aiant été entraînés avec beaucoup de terre des bords & du fonds des Lacs des Montagnes, lorsqu'ils furent saignés par le Déluge, & aiant été déposés dans différens lits de terre, ces lits devenus pierre par la suite du tems, les poissons, les coquilles & tous les autres animaux que ces lits renfermoient sont devenus pierre de même, par la communication des sucs pétrifiants.

La cinquième Question, relative à l'abaissement des sommets des Montagnes, l'exhaussement des Plaines & le niveau des Mers actuelles est expliquée d'une façon très simple. Les grands froids dans les hivers rigoureux, font détacher quantité de quartiers de rocs, qui tombant de fort haut se réduisent en pièces; ce qui, joint au resserrement insensible, mais continuel, de tous les rochers des Montagnes, fait que tous leurs sommets doivent être plus bas aujourd'hui, qu'ils ne l'étoient peu après le Déluge.

Une partie de ces rocs qui tombent se réduit en sable & se joint à quantité de terre, que les eaux entraînent avec elles & que les Fleuves charient dans les Mers; ce qui de-

vroit peu à peu en relever le niveau & submerger du terrain ; mais come il se forme dans la terre plusieurs vuides , par les éruptions des volcans & des vents , qui en sortent & entraînent avec eux quantité de vapeurs , que ces vuides se remplissent d'eau ou de terre ; que d'ailleurs les Mers jettent sur leurs bords quantité de fin sable , qui forme les Dunes & que le vent transporte dans les terres , c'est ce qui fait que le niveau des Mers d'aujourd'hui reste le même , quoique les Montagnes s'abaissent un peu : Les plaines au contraire s'exhaussent à proportion.

**E**SSAIS sur divers Sujets de Littérature & de Morale , par M. l'Abé TRUBLET de l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Prusse , Archidiacre & Chanoine de St. Malo , 4. Vol. grand in 12. Nouvelle Edition , revue & corrigée , à laquelle on a joint les Réflexions du même Auteur sur l'Eloquence en général & sur celle de la Chair en particulier , avec une Table des Matières.

Quand cet Ouvrage ne seroit pas déjà connu , le nom de l'Auteur en seroit l'éloge. Il nous suffit d'anoncer qu'on peut souscrire pour cette nouvelle Edition chez les Frères PHILIBERT , Libraires à Genève. La Souscription sera encore ouverte le reste de cette année pour le prix de L. 7. de France , qu'on paiera d'avance.



## S U I T E

Du *Triomphe de la Vertu*, ou de l'*Histoire de*  
 REPSIMA. *Conte Oriental.*

**L**E Capitaine, qui avoit acheté REPSIMA ; s'en aprocha & lui fit un compliment sur sa beauté, en l'affurant que, quoiqu'il eut vu plusieurs belles personnes, dans le nombre de plus d'un millier d'Esclaves de son sexe, qui lui avoient passé par les mains, il avouoit qu'il n'en avoit jamais vu qui ne lui fussent de beaucoup inférieures. REPSIMA fut un peu surprise d'entendre ce discours ; mais elle le fut bien d'avantage, lorsque le Capitaine lui tendant la main, lui dit, „ Venez ma chère, venez à bord, vous aurez ma propre Cabine : Nous allons mettre à la voile pour *Sérendip* ; vous ne serez pas fâchée de faire ce petit Voyage. Ensuite, à notre retour à *Rasra*, vous serez la Maitresse dans ma Maison, & vous disposerez de ma fortune, car je n'ai pas dessein de vous jamais revendre. Si je vous ai achetée de ce jeune home, que vous n'aimiez pas, ce n'est que pour vous rendre la plus heureuse femme du monde. Vous pouvez compter sur toute la tendresse & la complaisance possible de ma

„ part. ” „ Que dites vous ? interrompit ici  
 „ REPSIMA, qui ne l'avoit pas écouté sans  
 impatience, que dites vous ? Quel lan-  
 „ gage me tenez vous ? Je ne suis, ni n'ai  
 „ jamais été Esclave : Je suis née & ai conf-  
 „ tamment été de condition libre ; qui que  
 „ ce soit n'a aucun droit de me vendre. ” Tout  
 en disant ces paroles, elle poussa de côté la  
 main du Capitaine, qui étant naturellement  
 violent & emporté, come sont presque tous  
 ceux de sa profession, trouva extrêmement  
 mauvais que REPSIMA répondit ainsi à ses  
 politesses : Aussi la colère lui faisant tout d'un  
 coup changer de ton & de langage : „ Qui es-  
 „ tu, lui dit-il, pour parler ainsi à ton Maître ?  
 „ Sais-tu que je t'ai acheté : J'ai payé ton  
 „ acquisition ; tu es mon Esclave & je prétens  
 „ t'emmener à bord, que tu le veuilles ou  
 „ non. ” En même tems il la prit dans ses  
 bras, & malgré sa résistance, il l'enleva avec  
 la même facilité qu'un Loup enlève un  
 Agneau du milieu d'un troupeau : Ce fut en  
 vain qu'elle remplit l'air de ses cris ; il l'em-  
 porta sur son bord, & ils mirent aussi-tôt à la  
 voile.

Le Capitaine laissa REPSIMA tranquile pen-  
 dant les premiers jours ; mais son peu d'aten-  
 tion à toutes les marques d'amour qu'il lui  
 donoit, lui faisant perdre patience, il résolut  
 enfin de l'obliger par la force à lui acorder les

faveurs qu'elle n'étoit pas disposée à lui accorder de bone grace. Lorsqu'il se préparoit à exécuter sa résolution, il s'éleva tout d'un coup un orage affreux, qui alarma tout l'équipage. Le Vent devint si violent, que dans peu de tems le Vaisseau se vît dématé, les Cables rompus & les Voiles en pièces: Les Matelots éperdus ne voient devant eux qu'une mort assurée; le Pilote abandonnant le Vaisseau au gré des vents, s'écrie du tillac: „ O vous tous qui m'écoutez, que celui qui „ s'est rendu coupable de quelque mauvaise „ action, & qui a violé les loix du Prophète, „ se dépêche d'en demander pardon au Ciel: „ Il n'y a pas de tems à perdre, nous allons „ tous périr. ” En éfet, un tourbillon terrible, après s'être pendant quelques momens joué du Vaisseau, le coula tout d'un coup à fond.

Toutes les personnes de l'équipage, Matelots & Passagers, tout périt, excepté REPSIMA & le Capitaine, qui se sauvèrent sur des planches des débris du Vaisseau; mais ils furent jettés à terre sur différentes côtes.

La femme de TEMIM fut jettée par les vagues sur les bords d'une Isle peuplée, gouvernée par une Reine. Il se trouvoit heureusement beaucoup de monde sur le rivage. Aussitôt qu'on aperçut REPSIMA flôtant sur les eaux, arriver à terre, on regarda cet événement

nement come un Miracle. On vint en foule l'entourer & lui faire mille questions. Pour satisfaire leur curiosité, elle leur raconta ses aventures, & finit par les prier de lui acorder un Azile parmi eux, où elle put finir ses jours, en tranquillité. Les habitans touchés de sa beauté, de sa sagesse & de sa vertu, lui assignèrent une retraite, où elle passa plusieurs années dans la prière.

Les Insulaires ne pouvoient se lasser d'admirer l'austérité de sa vie. On ne s'entretenoit que de la belle Etrangère & de la pureté de ses mœurs. Elle devint bientôt leur Oracle. Quelqu'un se proposoit il un voyage ou une entreprise considérable, on ne manquoit pas de la consulter, & on se trouvoit toujours bien de ses Conseils. Enfin, elle s'atira l'estime générale, ou plutot elle fut bientôt considérée come une Divinité tutelaire de l'Isle. La Reine la prit tellement en affection, qu'elle jugea ne pouvoir faire mieux, que de lui remettre la Souveraineté après sa mort: Elle la déclara son héritière. Les habitans approuvèrent ce choix hautement & unanimement. La Reine étoit fort agée; elle ne tarda pas à mourir. REPSIMA fit d'abord quelque difficulté de lui succéder à la Courone, mais les sujets l'y obligèrent & ils n'eurent pas lieu de s'en repentir, car elle s'apliqua si fort à leur bon-

heur, qu'ils bénissoient l'heureux moment qui l'avoit jettée sur leurs côtes.

Aussitôt qu'elle fut sur le trône, elle s'appliqua toute entière aux soins du Gouvernement. Elle choisit pour ses Visirs des homes d'une intégrité & capacité distinguée, & elle s'attacha particulièrement à faire rendre une bone & briève Justice à tous ses sujets. Tous les momens qu'elle pouvoit dérober aux devoirs de sa dignité, étoient employés à la prière. Elle jeunoit fréquemment & plus elle se voioit honorée des homes, plus aussi elle s'humilioit devant le Très-Haut.

Plusieurs malades venoient s'adresser à elle, implorant le secours de ses prières; elle les redoubloit dans ces occasions, & fort souvent le Ciel paroissoit les exaucer. Les habitans du Roiaume ne purent plus résister au nombre de miracles, dont ils furent les témoins. Ils renoncèrent au Culte du Soleil, qui auparavant étoit leur Divinité, & ils embrassèrent le Mahométisme. Elle fit des Loix religieuses & batit des Mosquées sur les ruines des Temples idolâtres. Elle procura aussi l'édification & l'établissement de plusieurs Hôpitaux & Caravanerais pour y recevoir les étrangers. Elle dota ces diférens édifices charitables de sommes considerables, & les mit sur un si bon pied, que bientôt il y vint des malades de toutes les régions du monde, attirés par la

grande renommée de cette Reine & par l'espoir d'y trouver du remède à leurs maux.

Un jour on vint dire à REPSIMA, qu'il étoit arrivé six étrangers dans un Caravanferais, qui demandoient l'honneur de son audience. De ces étrangers l'un étoit aveugle, un autre Paralytique & un troisième hydro-pique. Elle ordonna qu'on les lui amenât tout de suite. Elle les reçût, assise sur un trône élevé, environée d'un côté de 50. Esclaves de son sexe habillées richement & de l'autre d'un pareil nombre de Seigneurs de la Cour.

Quand les étrangers furent arrivés au Palais, deux Seigneurs les introduisirent à la Sale où étoit la Reine, qui, ainsi que toutes ses Dames, avoit le visage couvert d'un voile, à la manière du Pais. Les étrangers se prosternèrent devant elle & demeurèrent dans cette attitude, la tête appuyée sur le parquet, jusqu'à ce que la Reine leur comanda de se lever. Elle leur demanda ensuite, ce qu'ils avoient à dire & le lieu d'où ils venoient. Un d'eux répondit au nom de tous: O! grande Reine! Que le ToutPuissant veuille rendre vos Armes victorieuses! Que le Ciel puisse vous bénir & toute la terre vous obéir! Nous sommes venus ici pour obtenir le pardon de nos péchés du Très-Haut, par le moien de Votre Majesté. Parlés plus clairement, répondit la Reine, apres avoir atentivement

examiné leurs visages. Je ne puis rien faire pour vous, à moins que vous ne me déclariez publiquement les aventures de votre vie, sans en déguiser la moindre circonstance. Vous allés être obéie, grande Princesse, reprit un des Etrangers: Je suis un Marchand de Basra; j'avois épousé une jeune femme, parfaitement belle, d'une humeur douce, complaisante & vertueuse. Obligé de faire un voyage, je la laissai à la maison, maitresse de ses actions, & je priai mon Frère, qui est cet aveugle que vous voies ici, de prendre soin de mes affaires domestiques: A mon retour, il m'aprit que cette même Epouse, que je chérissais tant, aiant pendant mon absence été surprise en flagrant délit & déshonorant ma couche, avoit par sentence du Juge été ensevelie vivante, à forme des loix de nôtre Pais, ajoutant, que ce malheur l'avoit tellement affligé, à cause de moi, qu'il en avoit perdu la vie à force de pleurer. Voilà mon histoire, grande Reine, en vertu de laquelle je supplie très humblement V. M. de faire, par ses prières, recouvrer la vie à ce bon Frère, que j'ai pour cet état amené avec moi & qui prend lui même la liberté de vous adresser la même requête.

TEMIM, (car c'étoit lui qui venoit de parler à REPSIMA sans la conoitre) finit ainsi son discours, attendant la réponse de la Reine,

à qui la surprise de voir son Epoux ôta pour quelques momens la parole : S'étant enfin un peu remise, elle lui dit : Est-il bien vrai que ta femme ait ainsi manqué à la foi qu'elle te devoit ? Qu'en penses-tu ? Hélas, j'ai eu bien de la peine à le croire, répondit TEMIM, & quand je me rapelle sa vertu, je ne puis encore me persuader de la réalité de son crime, mais mon Frère m'affure le fait si positivement & j'ai tant de confiance en lui, que je ne saurois non plus le soupçonner d'imposture.

Le Marchand de Basra aiant fini de parler, la Reine dit : En voila assez : Je n'en veux pas savoir davantage. Nous verrons demain si ton Frère peut recouvrer la vüe.

Ensuite un des compagnons de voiage de TEMIM s'adressa de la sorte à REPSIMA : J'ai un Esclave Nègre, que j'ai acheté & élevé dès son enfance & qui par là m'est devenu aussi cher, que s'il étoit mon propre fils : Il a eu le malheur de devenir entièrement paralytique de tout son corps, depuis plusieurs années ; je n'ai jusqu'à présent rien négligé pour sa guérison, mais tout a été inutile, ce qui m'afflige beaucoup : Et come aucun Médecin ne peut venir à bout de le guérir, je l'ai amené ici aux pieds du trône de V. M. pour le recomander à vos prières.

La Reine aiant après ces paroles reconnu le Suppliant pour être ce même Arabe, dar

la tente duquel elle avoit demeuré , & le paralytique pour ce même Esclave noir ; qui avoit voulu atenter à sa vertu , dit : Cela suffit ; je suis suffisamment informée de ton affaire , qui pourra se terminer demain. Et toi continuat-elle , en se tournant vers le troisième des malades , comment es-tu devenu hidropique ? Je ne sai, grande Reine , répondit celui ci , à quoi attribuer ma maladie , à moins que ne soit un jugement du Ciel , pour avoir tenté de faire violence à une belle Esclave , que j'avois achetée , il y a quelques années , d'un jeune home qui me la vendit sur le rivage de la Mer.

La Reine , à ces paroles , considéra le visage de l'hidropique , & le reconût pour ce Capitaine à qui elle avoit été vendue. Elle feignit de ne le pas mieux conoitre qu'elle n'avoit fait les autres , & lui laissa continuer son discours , de cette manière : J'envisage ma maladie , come un juste châtiment de la Divinité. Et moi , s'écria un autre des étrangers , je suis la proie & la victime des furies , qui me possèdent & qui me rongent le cœur ; je suis continuellement tourmenté & bourrellé par mille remords , de vous avoir vendu cette même Esclave , dont vous parlés , que vous enlevâtes & emportates à votre Vaisseau malgré ses cris. Je suis plus coupable que vous , car cette femme n'étoit point une Esclave ; je

lui étois même redevable de la vie, & par l'ingratitude la plus affreuse & la plus criante, j'eus l'indignité de vous la vendre pour l'esclavage & de vous la livrer.

REPSIMA comprit par là, que celui qui venoit de parler étoit le même, qu'elle avoit délivré du dernier supplice, en payant pour lui les 60. sequins. Elle renvoia alors tous ces étrangers au Caravanserai, en leur promettant le secours de ses prières, & en leur ordonnant de revenir le lendemain à la même heure. L'Aveugle & le Paralytique peuvent être guéris, leur dit elle, pourvû qu'ils fassent une confession sincère des crimes qu'ils ont comis. Je conois jusqu'à la moindre particularité de leur vie; mais j'exige d'eux d'en faire l'aveu le plus naïf: Qu'ils prennent garde de dire la vérité, & de ne mêler aucune fausse circonstance dans leur récit, car ils peuvent compter, s'ils sont assez hardis que de mentir, qu'ils s'en repentiront certainement. Dans un tel cas, au lieu d'intercéder pour eux auprès du Très Haut, ils se verront punis avec la dernière sévérité. A l'égard des autres, poursuivit-elle, je leur promets d'offrir mes vœux au Ciel pour leur immédiate délivrance, car ils ont tous les deux dit la vérité.

Les six étrangers s'en retournèrent donc à leur Caravanserai; quatre d'entreux étoient

déjà très fatigués. Il n'y avoit que le Frère de TEMIM & l'Esclave négre, qui étoient fort tristes. Ils auroient préféré de demeurer le reste de leur vie, dans la situation où ils se trouvoient, plutôt que d'être obligés de faire une confession publique de leur imposture & de leur cruauté. Ils faisoient tous leurs efforts pour cacher leur inquiétude & leur chagrin aux yeux de ceux qu'il avoient ofensé, mais leur conscience agitée & troublée ne leur permit ni à l'un ni à l'autre de goûter un seul moment les douceurs du sommeil.

Malgré leurs appréhensions, ils furent obligés d'aller au Palais le lendemain & de paroître devant la Reine, qui étoit assise sur son trône come le jour précédent. Eh bien, dit-elle, lorsqu'elle vit l'Aveugle & le Paralytique, sont ils résolus de ne rien déguiser? Malheur à celui qui ne dira pas la vérité. Alors le Négre, tout tremblant de honte & de fraieur, voyant bien qu'il ne gagneroit rien à mentir, se déterminâ, au hazard de ce qu'il en pourroit arriver, à déclarer toute la vérité de ce qui s'étoit passé à l'occasion de REPSIMA, dans la Maison de son Maître. Il avoua qu'étant devenu amoureux de cette Femme, & s'en voyant méprisé, pour s'en vanger, il avoit tué le Fils unique de l'Arabe, afin que mettant son action sur le compte de cette Etrangère, il pût plus aisément la faire périr. Voi-

là, dit-il, en finissant sa confession, quel a été mon crime, & le Ciel est témoin de ma repentance. Ah! traître dit l'Arabe en furie, c'est donc toi qui m'as enlevé mon Fils unique? O grande Reine, permets moi de m'en vanger sur l'heure; ce scélerat est indigne de vivre: Je vais, malheureux. . . . Arrête, cria la Reine: Je te défens de lui ôter la vie. V. M. a raison, reprend l'Arabe, la mort mettroit trop tôt fin à ses peines: Il fera bien mieux puni de demeurer paralitique, & de conserver, en trainant sa vie misérable, tous les remords de son crime. Tu te trompes, répond REPSIMA, ce n'est pas pour prolonger sa misère, que je veux qu'il vive: Puisqu'il se repent de son crime, prions le Très Haut de lui pardonner. Alors s'étant prosternée, elle se mit en prières, & aussi tôt le corps du Nègre fut rétabli dans sa première santé. Chacun admiroit cette guérison merveilleuse & en rendoit graces à Dieu & à la Reine. Elle pria aussi pour l'hidropique & pour celui qui étoit possédé des furies, & tous les deux furent sur le champ parfaitement guéris. Alors TEMIM, ne doutant point que son Frère ne recouvrat la vûe, lui dit, REVENDE, c'est maintenant ton tour de parler: La Reine n'attend que cela pour opérer un nouveau Miracle en ta faveur. Cela est vrai, dit REP-

**SIMA**, qu'il confesse ses fautes avec sincérité, sinon sa punition est toute prête.

**REVENDE**, jugeant bien que soit qu'il gardât le silence, ou qu'il déguisât la vérité, il en seroit également & immédiatement puni, prit enfin la résolution de tout avouer; mais la confusion qu'il ressentoit l'empêcha quelque tems de parler. A la fin, il fit un aveu sincère de sa trahison envers son Frère; il en témoigna le plus vif repentir, & croiant sa belle Sœur morte, il accompagna le récit de son malheur de tout ce qui pouvoit rendre le sort de cette pauvre infortunée plus touchant & plus attendrissant, sans chercher à excuser son crime.

Quand il eût fini de parler, il a été sincère, dit la Reine, & n'a rien avancé que de vrai. **TEMIM** fit un cri douloureux & tomba sans connoissance. Quelques Officiers de la Reine s'empressèrent à lui doner du secours, & y aiant réussi, il s'adressa à elle & lui dit: Permettez moi de ramener ce perfide à Basra: Grande Reine son crime est trop odieux pour que je puisse jamais le lui pardonner. Je vengerai le sang innocent de ma chère Epouse & je lui sacrifierai ce monstre, sur le lieu de sa sépulture.

La Reine, touchée des sentimens de **TEMIM**, sanglotoit sous son voile, & ne pouvoit lui répondre: Cependant après avoir

fait un effort sur elle même & avoir essuié ses larmes : O ! Marchand de Basra, dit-elle, modère les mouvemens de ta colère, à ma considération. Le crime de ton frère est grand, mais sa confession & son sincère repentir doivent t'apaiser envers lui : C'est le même sang qui coule dans tes veines, que tu prétendrais répandre. Non, je t'en conjure, & je te l'ordonne, pardonne lui & oublie son crime. De mon côté j'implorerai en sa faveur le secours du Ciel. En disant cela, elle s'agenouilla & pria le Très-Haut de rendre la vue à l'aveugle; sa prière fut exaucée & **REVENDE**, dans le même instant, revit la lumière du Soleil.

A ce spectacle tous ceux qui étoient présens renouvelèrent leurs applaudissemens. Les Etrangers enfin, par ordre de la Reine, se retirèrent dans leur Caravanserai, en la comblant de remerciemens & de bénédictions. Elle leur dit de revenir le jour suivant, & qu'ils verroient encore des choses plus surprenantes, que celles, qui ce jour là, avoient fait le sujet de leur admiration.

Ils retournèrent donc au Palais le lendemain exactement à l'heure fixée. La Reine apellant **TEMIM** le fit asseoir à côté de son trône, dans une Chaise d'or, & elle lui dit : Marchand de Basra, tu as passé par bien des inquiétudes, des troubles & des amertumes ;

Je prens part à tes malheurs , & pour te les faire oublier , je prétens te doner en mariage une de mes plus belles Esclaves , avec laquelle , si tu veux , tu pouras vivre à ma Cour.

TEMIM , au lieu d'accepter la proposition de la Reine , comença à verser des larmes & à dire : V. M. me comble de faveurs , & j'y suis aussi sensible que je dois l'être , mais je la supplie de ne pas prendre en mauvaise part , le refus que je suis obligé de faire d'en profiter. Mâ chère REPSIMA n'est plus ; je ne dois penser à aucune autre femme qu'à elle. Aussi longtems que je vivrai , cette infortunée sera toujourns l'objet de mes pensées & de mes larmes : Je ne me consolerais jamais de sa perte , & je suis résolu de passer le reste de mes jours à pleurer sur son tombeau.

REPSIMA fut au comble de la joie de voir ces preuves de la tendresse & de la fidélité de son Epoux. Si je priois le Tout-Puissant , dit-elle , de ressusciter ton épouse , cette REPSIMA dont la perte t'afflige si fort , aurois-tu du plaisir de la revoir ? La pourrois-tu encore reconoitre ? En disant ces mots , elle leva son voile , & TEMIM reconut sa REPSIMA.

Rien ne fauroit exprimer la joie qu'il eût de retrouver son Epouse ; mais quelle fut la surprise de REVENDE , de l'Arabe , de son Esclave , du Capitaine hidropique & du jeu-

ne home qui avoit été possédéd des furies, lorsqu'ils reconurent, dans la personne de la Reine, les traits de celle qu'ils avoient si cruellement ofensée.

La Reine embrassa TEMIM, & elle fit en présence de toute la Cour, le récit des Aventures de sa vie, dont le merveilleux fut le sujet de leur admiration. Elle donna ensuite à l'Arabe 10. miles Sequins d'or, avec une riche robe de brocard, & une autre magnifique pour sa Femme. Elle donna aussi une bourse d'or au Capitaine de Vaisseau & une autre au jeune home, qui la lui avoit vendue. Après quoi elle se leva de son Trône, prit TEMIM par la main, & le conduisit dans son Cabinet, où ils restèrent tous les deux quelque tems en prières, pour remercier le Ciel de les avoir rejoint après tant de traverses.

Alors REPSIMA dit à son Époux, puisque les Loix de ce Royaume ne me permettent pas de vous résigner la Courone, au moins vous partagerez avec moi les douceurs d'une vie agréable & les hõneurs de mon rang. Nous pourvions aussi vôtre Frère de manière qu'il puisse vivre heureux & content.

REVENDE en effet fut établi premier Ministre, & il en remplit si bien les fonctions, qu'il gagna l'estime & l'amour de tous les habitans de l'Isle.



## E N I G M E.

**F**ILLE d'un père malheureux ,  
 Je suis encor plus malheureuse ;  
 Mon fort est des plus rigoureux ;  
 On me croit riche & je suis gueuse.  
 Si quelqu'un me reçoit chez lui ,  
 C'est qu'il est surpris de ma mine ;  
 Je rougis du défaut d'autrui ,  
 Dans le moment qu'on m'examine.  
 Après avoir trompé souvent ,  
 Quoique sans dessein de le faire ,  
 Il m'arrive ordinairement  
 De causer la mort à mon père.



## L O G O G R I P H E.

**J** dérive d'un mot Latin ,  
 Et suis du genre féminin ;  
 Souvent je prête mon office ,  
 A qui veut entrer au service ,  
 Ou bien dans quelque Corps. Onze pieds font mon  
 tout.  
 Dans vingt & huit rapports , on me verra partout.  
 D'abord on trouvera , si l'on me décompose ,

Un mot fort usité , qui souvent en impose ;  
 Un des Consuls Romains , qui vainquit tant de fois  
 Les Celtibériens & les Carthaginois ;  
 Un métal précieux que tout le monde envie ;  
 Un animal grossier , très-utile à la vie ;  
 L'ornement de celui , dont la nécessité ,  
     Va de pair avec la beauté ;  
     Une machine d'Hydraulique ;  
     Ce qui provient de la Musique ;  
 Ce qu'aiment les enfans ; ce que craint un vaisseau ;  
 Un insecte subtil qui pénètre la peau ;  
 Un grand arbre ; une plante ; & même une rivière ;  
 La Fille d'INACHUS ; des Dieux la Messagère ,  
 Ou bien encor le nom d'une certaine fleur ,  
 Qui suivant les pais prend une autre couleur ;  
 De plus , un lieu de force ; un Fort en Italie ;  
 Un instrument de chasse ; un fameux Mont d'Asie ;  
 Un fruit qu'on va chercher dans un autre climat ;  
 Ce que produit la voix ; le nom d'un Potentat ;  
 L'essence d'un Mortel ; ce qui le constitue ;  
 Une pièce aux échecs qui lentement remue ;  
 Un oiseau très-leger , ou la punition  
 D'un petit Ecolier qui dit mal sa leçon ;  
 Le rôle d'un Acteur dans une Comédie ;  
 Enfin ce qui fait voir qu'une phrase est finie .

---

Le mot de l'Enigme du Mois d'Octobre est LECTURE.

---

T A B L E.

<b>E</b> SSAI sur ces Paroles : La Justice élève un Nation , mais l'Iniquité est l'opprobre des Peuples.	679
Eloge de l'Eloquence.	709
Discours sur l'abus d'enterrer dans les Temples.	719
Aux Editeurs sur quelques Critiques.	723
Nouvelles Académiques.	735
Questions.	762
Livres nouveaux.	762
Fin du Triomphe de la Vertu ou de l'histoire de Repsima.	770
Enigme.	786
Logogriphe.	786